LA

MYTHOLOGIE

MISE A LA PORTÉE

DE TOUT LE MONDE.

TOME IX.

LA MYTHOLOGIE

MISE A LA PORTÉE

DE TOUT LE MONDE,

Ornée de cent Figures en couleurs, ou en noir, dessinées et gravées par d'habiles Artistes de Paris.

Ouvrage élémentaire, indispensable aux jeunes gens de l'un et l'autre sexe, et utile à toutes les classes de lecteurs.

NOUVELLE ÉDITION.

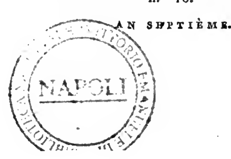
TOME NEUVIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

A PARIS,

Chez DÉTERVILLE, Libraire, rue du Battoir, n.° 16.

AN SEPTIÈME.



LA

MYTHOLOGIE.

ŒDIPE.

Après que la peste eut fait périr toute la maison d'Amphion, et que Zéthus, au désespoir de la mort de son fils tué par sa propre mère, eut succombé à sa douleur, les Thébains rétablirent sur le trône Laïus, qui en avait été chassé; et ce rétablissement fut suivi de tant de malheurs, que l'histoire ancienne fournit peu d'exemples qu'on puisse comparer aux calamités qui assiégèrent la ville de Thèbes.

Laïus épousa Jocaste, fille de Créon, roi de Thèbes. L'oracle lui apprit qu'il recevrait la mort de l'enfant à qui il donnerait la vie. Laïus résolut de ne plus approcher de la reine; mais un jour il oublia sa résolution, et elle porta bientôt un fruit de leur union.

Lorsque *Jocaste* l'eut mis au jour, Laïus, l'esprit troublé par l'oracle, ordonna à un serviteur fidèle d'exposer l'enfant dans un lieu désert. Celui-ci, au lieu de l'abandonner aux bêtes féroces, l'attacha par les pieds à un arbre; ce qui lui fit donner le nom d'*Œdipe*, qui signifie pieds enflés. Phorbas, intendant des troupeaux de Polybe, roi de Corinthe, le

trouva dans ce triste état, le porta à son maître qui le fit élever avec beaucoup de soin, et l'adopta.

Ce jeune prince, parvenu à l'adolescence, et informé de cette aventure, résolut d'aller consulter l'oracle d'Apollon, pour découvrir ses parents; et il eut pour réponse qu'il se donnât bien de garde de retourner dans son pays, parce qu'il devait y tuer son père, et épouser sa mère; ce qui l'obligea de se bannir volontairement de Corinthe, qu'il croyait être le lieu dont l'oracle avait voulu lui parler.

Comme il traversait la Phocide, il rencontra dans un passage du mont Cythéron, Laïus qui lui ordonna, avec hauteur, de lui céder le pas. Ils descendirent de leurs

chars, et combattirent : Œdipe tua son père, et accomplit ainsi une partie de la prédiction de l'oracle.

Un monstre appelé *Sphinx*, désolait alors les Thébains, par les ravages qu'il causait dans les campagnes ; et ce monstre était né d'Echidna et de Typhon, que Junon, irritée contre les Thébains, leur avait envoyé. Il avait la tête et les mains d'une femme, le corps d'un chien, la queue de dragon, les griffes d'un lion, et des ailes comme les oiseaux. Le Sphinx se retirait ordinairement sur le mont Phicée, d'où se jetant sur les passants, il leur proposait des énigmes difficiles, et déchirait ceux qui ne pouvaient les expliquer. Il

proposait ordinairement celle d'un animal qui a quatre pieds le matin, deux à midi, et trois le soir. Il devait perdre la vie dès qu'on aurait deviné son énigme.

Déja plusieurs personnes avaient été les victimes de ce monstre impitoyable, et Thèbes était en proie à de grandes alarmes. Créon qui, après la mort de Laïus, avait repris la couronne, voulant délivrer son royaume des ravages du Sphinx, fit publier que celui qui expliquerait l'énigme, épouserait Jocaste et deviendrait l'héritier du trône.

Œdipe se présenta, et fut assez heureux pour expliquer l'énigme, en disant que cet animal était l'homme qui, dans son enfance,

qu'on devait regarder comme le point du jour de sa vie, se traînait des pieds et des mains; à midi, c'est-à-dire dans la force de son âge, n'avait besoin que de ses deux jambes, et qui se servait le soir, c'est-à-dire dans la vieillesse, d'un bâton pour se soutenir, comme d'une troisième jambe. Le Sphinx, outré de dépit, se brisa la tête contre un rocher.

Jocaste était le prix de celui qui avait exécuté cette entreprise. Œdipe l'épousa, et en eut deux fils, Ethéocle et Polynice, et deux filles, Antigone et Ismène. Mais ayant, dans la suite, découvert le mystère de sa naissance, et par conséquent son parricide et son inceste, il se creva les yeux, et

s'étant démis de la royauté, il se retira à Athènes, et Jocaste se fit mourir de désespoir. Sophocle qui a fait une tragédie sur cette retraite d'Œdipe, dit que ce prince infortuné, conduit par sa fille Antigone, s'arrêta près d'un bourg de l'Attique, nommé Colone, dans un bois consacré aux Euménides; et que quelques Athéniens qui l'y rencontrèrent, saisis d'effroi à la vue d'un homme arrêté dans un lieu où il n'était permis à aucun profane de mettre les pieds, encore moins lorsque c'était un homme que poursuivait la colère céleste, Œdipe en un mot, voulurent l'en chasser, lorsqu'Antigone intercéda pour son père et

pour elle ; et on le conduisit à Athènes, où Thésée le reçut favorablement, et où il passa le reste de ses jours.

GUERRE DE THÈBES.

ÉTHÉOCLE
ET
POLYNICE.

Après la retraite d'Œdipe, ses deux fils *Ethéocle* et *Polynice*, devenus maîtres du royaume, convinrent qu'ils régneraient tour à tour, chacun une année ; mais cette convention fut la source de leur haine, et d'une des plus terribles guerres qu'il y ait eu parmi les Grecs, pendant les temps héroïques.

Ethéocle, qui était l'aîné, monta sur le trône le premier; mais, l'année étant expirée, il trouva tant de charmes dans l'autorité, qu'il ne voulut point céder sa place à son frère. *Polynice* indigné, se retira à Argos, chez le roi *Adraste*. Alors *Tydée*, fils d'Œnée, tua Calydon, Alcathoüs et Lycopée ses oncles, et se réfugia aussi d'Œtolie à Argos. Adraste les reçut bien tous deux, et pour obéir à un oracle, il leur fit épouser ses filles. Il donna Argie à Polynice, et Deypile à Tydée. Ces deux jeunes princes s'étaient acquis une grande réputation. Adraste, pour leur marquer son estime, leur promit de les faire rentrer l'un et l'autre dans leur patrie, et de

les rétablir dans tous leurs droits.

Il envoya Tydée vers Ethéocle, pour lui parler du retour de son frère. Tydée tomba dans une embuscade de cinquante hommes, qu'Ethéocle, averti du sujet qui l'amenait, avait placés sur son chemin; mais il les tua tous, et revint à Argos. Adraste, au récit de cette trahison, se prépara à la guerre, et engagea dans son parti Capanée, Hippomédon, et Parthénopée.

Adraste, Polynice et Tydée partagèrent le commandement de l'armée avec ces princes, et marchèrent contre Thèbes, suivis de troupes nombreuses, et de plusieurs autres chefs.

Les sept principaux chefs de

cette expédition étaient *Adraste*; *Polynice* et *Tydée*, ses deux gendres; *Amphiaraüs*, *Capanée*, *Hippomédon*, et *Parthénopée.*

Les états de Lycurgue étaient situés sur le chemin où passait l'armée d'Adraste. Les Grecs trouvèrent dans un bois Hypsyphile, avec le fils du roi qu'elle allaitait. Ils étaient extrêmement pressés de la soif, et presque toutes les sources étant taries par l'ardeur de la saison, elle les conduisit à une fontaine qui n'était pas loin de là, avec tant de précipitation, qu'elle laissa le jeune Archémore seul sur l'herbe. Elle raconta aux Grecs, en peu de mots, son histoire, telle que nous l'avons vue à l'article des Argonautes. Elle retourna

dans le lieu où elle avait laissé le jeune prince ; mais un serpent lui avait déja ôté la vie, et il venait d'expirer ; elle entendit même en arrivant ses derniers soupirs. Les Grecs, surpris et affligés de cette funeste aventure, tuèrent le serpent, firent à cet enfant de superbes funérailles, et instituèrent des jeux en son honneur. Il fut résolu qu'on s'assemblerait tous les trois ou tous les cinq ans pour le même sujet. Ces jeux furent appelés *Néméens*, du nom du royaume de Lycurgue, ou plutôt de la fontaine auprès de laquelle cette aventure était arrivée. Le prix du vainqueur était une couronne d'ache.

Après s'être acquittée de ces

devoirs funèbres, l'armée continua sa marche, et arriva devant Thèbes.

Ethéocle refusa de partager l'empire avec son frère. Il fit différentes sorties, et le sort des armes changea souvent; aussi les deux frères résolurent de terminer la guerre par un combat singulier. Ethéocle est frappé d'un coup mortel : Polynice vainqueur insulte à son frère, il va pour le dépouiller de ses armes; mais celui-ci veut entraîner son rival avec lui dans les enfers : il rassemble le reste de ses forces expirantes, et lui plonge le fer dans le sein. Leurs cendres ne purent être unies dans le même tombeau, et elles tendaient toujours à se séparer.

Cette guerre ne fut pas plus heureuse pour les Argiens. *Capanée*, monté sur le rempart, fut renversé, et mourut de sa chûte; ou, selon d'autres, fut tué d'un coup de foudre, dans le temps qu'il blasphêmait contre les dieux. La terre engloutit Amphiaraüs; et tous les autres périrent dans cette expédition, à l'exception d'Adraste. Un grand nombre de soldats y laissèrent la vie. Adraste fut obligé de revenir à Argos sans leur donner la sépulture, les Thébains n'ayant pas voulu lui permettre d'enlever leurs corps. Cependant, comme personne n'osait les enterrer, parce que Créon, qui était monté sur le trône après la mort d'Ethéocle, et pendant la

minorité de Léodamas, avait défendu, par un édit, qu'on les inhumât, les Athéniens, que leur justice élevait au dessus des autres peuples, leur rendirent à tous ce devoir; et Thésée, dont Adraste avait imploré le secours, força le roi de Thèbes à y consentir.

Pausanias nous apprend que le lieu où ces deux frères ennemis se tuèrent, était près du tombeau de Ménœcée et de Tydée; et que, pour monument de ce funeste combat, on y avait élevé une colonne, et attaché un bouclier de marbre. Il ajoute: « Je n'ai pas assisté aux sacrifices qui s'y font; mais des gens dignes de foi m'ont appris deux choses : l'une, que les Thébains sacrifient à plusieurs autres

héros, mais particulièrement à ceux-ci : l'autre, que dans le temps qu'ils font brûler les victimes immolées à ces frères ennemis, la flamme et la fumée se séparent visiblement en deux.

Après la mort d'Ethéocle, son fils Léodamas lui succéda, sous la tutèle de Créon; et ce fut à sa majorité que les Epigones tentèrent la seconde expédition. Après la perte de la bataille dont nous avons parlé, il se retira en Illyrie, avec ceux qui voulurent le suivre.

Les Argiens, maîtres de Thèbes, mirent sur le trône *Thersandre* fils de Polynice. C'est ce même Thersandre qui fut tué par Théléphus dans la Mysie, lorsqu'il allait à Troie avec les autres Grecs.

Comme il s'était fort distingué dans ce combat, on lui éleva un monument dans la ville d'Elée, vers les rives du Caïque; et on voyait encore, du temps de Pausanias, dans la place publique de cette ville, une tombe de pierre sur laquelle les habitants allaient tous les ans honorer sa mémoire.

Après la mort de Thersandre, les Grecs équipèrent une autre flotte, et prirent pour chef *Pénélée*, parce que le fils de Thersandre n'était pas en âge de les commander; mais Pénélée fut encore tué par Euripyle, fils de Téléphus; et alors les Thébains reconnurent pour leur roi, *Tisamène* fils de Thersandre, et de Démonasse qui était fille d'Am-

phiaraüs. Les Furies, attachées au sang d'Œdipe et de Laïus, épargnèrent Tisamène; mais son fils *Antésion* en fut persécuté, jusqu'à être obligé de se transporter chez les Doriens, par les conseils de l'oracle; et les Thébains, las d'obéir à des princes si malheureux, changèrent la forme de leur gouvernement.

Cette guerre fatale a été le sujet de plusieurs poèmes appelés *Thébaïdes*. Elle a fourni aussi le sujet de plusieurs ouvrages dramatiques, depuis l'Œdipe-roi de Sophocles, et l'Antigone d'Euripide, jusqu'à l'Œdipe de Voltaire, et l'Œdipe à Colone de Ducis et de Guillard.

Les artistes se sont emparés de

ce sujet, comme les poètes; cependant il nous reste peu de monuments relatifs à l'histoire d'Œdipe. On voit seulement un grand nombre de pierres gravées représentant le Sphinx. Sur une améthyste du Musée national des Antiques, Œdipe est occupé à expliquer l'énigme proposée par ce monstre.

Un beau bas-relief, publié par Winkelman et par Guattani, nous représente Ethéocle et Polynice chassant leur malheureux père des portes de Thèbes.

CHEFS DE LA GUERRE DE THÈBES.

ÆSCHYLE ne compte que sept chefs dans la première expédition; ce qui a donné lieu au titre de sa tragédie des *Sept devant Thèbes*, quoiqu'ils fussent en bien plus grand nombre ; car, comme le remarque Pausanias, les plus considérables des Argiens, des Messéniens et des Arcadiens voulurent partager la gloire de l'entreprise.

Quoique nous ayons parlé en général de ces guerriers, nous allons faire connaître plus particulièrement les principaux.

Amphiaraüs était un célèbre devin, et un homme fort considérable par sa naissance. Il était fils d'Oïclès, et descendait en droite ligne de Mélampus; mais, pour soutenir la réputation qu'il s'était acquise de pénétrer dans l'avenir, on publia qu'il était fils d'Apollon et d'Hypermnestre. Adraste, roi d'Argos, chez qui il s'était retiré, lui donna en mariage sa sœur Eriphile, qui fut la cause de sa mort et de tous les malheurs qui arrivèrent ensuite à sa famille. Soit que ce fameux devin eût prévu, par les principes de son art, comme Homère, Diodore, Pline et Stace le prétendent, qu'il périrait à la guerre de Thèbes, ou plutôt qu'il appréhendât de s'en-

gager dans une expédition si périlleuse, il fit tout ce qu'il put pour s'empêcher d'y aller; et étant sorti de la cour d'Adraste, il se cacha avec tant de soin, qu'il aurait été impossible de le découvrir, sans la perfidie de sa femme qui apprit à Adraste, son frère, le lieu de sa retraite. Cette princesse préféra le salut de sa patrie à la vie de son époux; ou plutôt elle fut gagnée par un collier de grand prix qu'Adraste, ou, selon d'autres, Polynice lui donna pour l'obliger à lui révéler ce secret. Ainsi Amphiaraüs fut obligé d'aller à la guerre avec les autres; mais avant que de partir, il ordonna à Alcméon, son fils, de tuer Eriphyle dès qu'il apprendrait la

nouvelle de sa mort. Il y perdit en effet la vie, comme il l'avait prévu. Jupiter, d'un coup de foudre, le précipita, lui et son char, dans les entrailles de la terre, dans l'Attique près d'Orope, dans un lieu nommé *Harma* ou le Chariot. Alcméon, informé de la mort de son père, exécuta l'ordre cruel qu'il en avait reçu, et tua sa mère. Obligé d'aller à la cour de Phégée pour être expié de son crime, et se délivrer en même temps des furies qui le persécutaient, ce prince le reçut favorablement, et lui fit épouser sa fille Alphésibée, à qui Alcméon donna le collier d'Eriphyle ; mais l'ayant ensuite répudiée pour épouser Callirhoé, fille d'Achéloüs, chez qui il avait

été pour quelqu'affaire ; il voulut aller demander ce collier à ses beaux frères à qui Alphésibée l'avait donné. Ceux-ci, pour venger l'affront qu'il avait fait à leur sœur, l'attendirent sur le chemin, et l'assassinèrent. Les enfants qu'il avait eus de Callirhoé vengèrent sa mort dès leur plus tendre jeunesse ; et c'est ce qui a donné lieu à la fable que la déesse Hébé avait augmenté le nombre de leurs années, pour les mettre en état d'exécuter promptement cette vengeance. Ainsi périt toute la maison du fameux Amphiaraüs.

Ce collier fatal dont nous venons de parler, et l'or que les dames Argiennes avaient donné à Eriphyle, pour l'obliger à décou-

vrir son mari, furent la source de tous ces malheurs.

Achéloüs voyant tous les maux qu'avait causés ce collier, le déposa dans le temple de Delphes, où il fut conservé jusqu'au temps que les tyrans l'enlevèrent, avec les autres richesses qui y étaient conservées.

Amphiaraüs laissa en mourant quatre enfants; deux garçons, *Alcméon* et *Amphiloque;* et deux filles qui s'appelaient *Eurydice* et *Démonasse.* Le poète Asius lui donne une troisième fille nommée *Alcmène,* comme la mère d'Hercule.

Amphiaraüs après sa mort fut mis au rang des demi-dieux, et en reçut les honneurs; si même nous en croyons Pausanias, il fut re-

connu et honoré comme un dieu. Les Oropiens, peuples de l'Attique, lui bâtirent un temple, qui devint fameux dans la suite par les oracles qu'il y rendait. Ce nouveau dieu avait un autre temple à Argos, auprès duquel était le tombeau d'Eriphyle son épouse, et la chapelle de Baton, son parent et le conducteur de son char, qui périt avec lui lorsqu'il fut englouti dans la terre. Il avait encore un autre temple dans l'Attique, auprès duquel était une fontaine qui portait son nom, et dont l'eau ne servait ni aux sacrifices ni aux lustrations, pas même à laver les mains; mais ceux qui se croyaient guéris de quelque maladie par le secours de ce dieu, étaient obligés

d'y jeter quelques pièces d'or ou d'argent ; et ce qui rendait cette fontaine respectable, c'est qu'on croyait qu'Amphiaraüs, après son apothéose, était sorti par-là de dessous terre. Ceux qui se rendaient dans le temple qu'il avait chez les Oropiens, après avoir immolé un mouton, en étendaient la peau à terre et s'endormaient dessus, attendant que le dieu les instruisît en songe de ce qu'ils souhaitaient savoir. Du temps de Xercès, on envoya un député consulter cet oracle au sujet de Mardonius : celui-ci s'étant endormi dans le sanctuaire, se sentit repousser par violence ; et comme il ne voulait pas sortir, il fut frappé à la tête d'un coup de pierre : ce qui s'accorde avec la fin

tragique de ce prince que le tuteur du roi des Lacédémoniens, qui commandait l'armée des Grecs, tua d'un coup de pierre. Il se fit tant de prodiges dans le temple que les Thébains avaient élevé, que Celse compare cet imposteur à Jésus-Christ; ce qu'Origène réfute, en découvrant les fourberies des prêtres et les autres causes de ces prétendus miracles.

Japhon de Cnosse, un de ceux qui expliquaient les antiquités de la Grèce à Pausanias, voulait lui persuader qu'il y avait plusieurs prophéties d'Amphiaraüs écrites en vers hexamètres, et entre autres une réponse qu'il avait rendue aux Argiens lorsqu'ils allèrent assiéger Thèbes.

Amphiaraüs excellait dans l'interprétation des songes : ce qui me le persuade, c'est qu'encore à présent il est honoré comme un dieu, et ne rend ses réponses que par des songes. Ceux qui viennent le consulter commencent par se purifier ; ensuite ils sacrifient non-seulement à Amphiaraüs, mais aux autres divinités sous le nom desquelles son autel est consacré.

Comme Amphiaraüs avait aussi son tombeau à Sparte, que les enfants de Tyndare lui avaient élevé comme à leur parent, il y a apparence qu'il participait aussi aux honneurs rendus à ces héros.

Adraste, roi d'Argos, et fils de Talaure et de Lysianasse, fille de Polybe, roi de Sicyone, était un

prince très-vaillant, et qui s'acquit une grande réputation dans la première guerre de Thèbes; il fut le seul des chefs qui en revint; et il gouverna avec beaucoup de justice et d'équité le royaume d'Argos, et celui de Sicyone que Polybe lui avait laissé par testament. Ses mœurs étoient si douces et son naturel si bon, qu'il s'attira l'amour de ses sujets.

Ce prince eut plusieurs enfants: *Cyanipe*, et *Egialée* qu'il donna en mariage à Diomède; *Argie* et *Deiphile*, qui épousèrent Polynice et Tydée, par une aventure fort singulière. L'oracle d'Apollon lui avait appris que ses deux filles seraient mariées l'une avec un sanglier, l'autre avec un lion; le thé-

bain Polynice se faisait honneur de porter l'habillement d'Hercule; Tydée, fils d'Œnée, roi de Calydon, portait la peau d'un sanglier, en mémoire de celui que Méléagre son frère avait tué. Adraste ne douta point qu'ils ne fussent désignés par l'oracle, et leur donna ses deux filles. Après un règne long et heureux, il mourut de regret de la perte de son fils Ægialée, tué devant Thèbes, et fut honoré comme un héros, surtout à Sicyone où il eut un temple et des autels. On y établit même, en son honneur, une fête solennelle, qui dura jusqu'au temps de Clisthène, tyran de Sicyone, qui l'abolit en haine des Argiens. Clisthène, ennemi des Argiens, résolut de ruiner le tom-

beau de ce prince. La prêtresse qu'il alla consulter, essaya de l'en détourner : il parut ne pas s'opposer ouvertement à l'oracle, mais il envoya à Thèbes demander le corps de Ménalippe, ennemi juré d'Adraste; et l'ayant fait enterrer dans le temple des rois de Sicyone, il lui fit bâtir un temple, où il transféra le culte et les cérémonies qu'on célébrait en l'honneur d'Adraste, qu'on crut dans la suite ne regarder que Ménalippe.

Le fameux cheval d'Adraste, nommé Arion, était celui que Neptune fit sortir d'un coup de trident auprès d'Athènes; il était fils de ce Dieu et de Cérès, ou du vent Zéphire et d'une Harpye; les Néréides le nourrirent, et il servit

quelquefois à traîner le char de Neptune, qui le donna ensuite à Copréus, roi d'Aliarte: celui-ci en fit présent à Hercule, qui s'en servit contre Cycnus, fils de Mars, et le donna à Adraste. Ce cheval avait les pieds du côté droit comme ceux d'un homme, et il avait l'usage de la parole.

Créon, frère de Jocaste, s'empara de la couronne de Thèbes après la mort des deux frères ennemis. Il défendit expressément d'enterrer le corps ou les cendres de Polynice, qu'il avait fait jeter dans un lieu immonde; mais Antigone sa sœur, sortit pendant la nuit de la ville, et alla lui rendre les derniers devoirs. On apprit le lendemain au roi que quelqu'un avait

désobéi à ses ordres ; et pour s'en assurer, il le fit déterrer, ordonnant à ses gardes de veiller auprès. On surprit la nuit suivante la princesse qui venait pleurer le malheur de son frère, et on la mena au roi, qui commanda qu'on l'ensevelît toute vive ; mais elle prévint une mort si funeste par un lacet. Le prince Hémon, son amant, se tua de désespoir ; et Euridice sa mère, ne pouvant survivre à tant de maux, se donna la mort. Cet événement fait le sujet d'une belle tragédie de Sophocle, dont le peuple d'Athènes fut si touché à la première représentation, qu'il donna à l'auteur le gouvernement de Samos.

Capanée, un des sept chefs de l'armée des Argiens, était brave et

courageux, mais d'une valeur féroce et emportée. Il fut le premier qui escalada les murailles de Thèbes, mais son entreprise réussit mal; il fut accablé de pierres, et mourut sur le rempart.

Lorsque Thésée fit faire de magnifiques funérailles à ceux qui étaient morts devant cette ville, on ne voulut pas brûler le corps de Capanée avec les autres, parce qu'il avait été frappé de la foudre, et qu'il était regardé comme un impie qui, par ses blasphêmes, s'était attiré le courroux du ciel: on lui fit un bûcher séparé. Sa femme Evadné, fille d'Yphis, s'étant parée de ses plus beaux habits, monta sur un rocher au pied duquel on brûlait le corps de son mari, et

se jeta au milieu du bûcher pour mêler ses cendres avec celles d'un époux qui lui avait toujours été cher.

Tiresias. J'ai cité son histoire à l'article de Minerve.

Les artistes ont représenté plusieurs des événements relatifs aux chefs Thébains : c'est principalement sur les pierres d'un travail grec et étrusque qu'ils sont figurés. On y voit cinq de ces Chefs sur une pierre de Stosch ; ces cinq chefs sont Tydée, Polynice, Amphiaraüs, Adraste et Parthénope.

Une autre cornaline du roi de Prusse, représente Tydée qui se frotte la jambe avec une strigile. Winkelman croit qu'il se tire un javelot de la jambe. Sur une autre

pierre gravée, il paraît expirant.

On voit sur des pierres gravées, Capanée escaladant les murs de Thèbes, et précipité de ses murailles.

GUERRE DE TROIE.

JUPITER amoureux de Thétis, sœur de Lycomède, roi de Scyros, ayant appris de Prométhée que, suivant un oracle de Thémis, l'enfant qui naîtrait du mariage de cette princesse serait plus puissant que son père, la céda à Pélée, fils d'Æaque. Pour rendre plus célèbre la cérémonie de leur mariage, on y invita tous les Dieux, et on en excepta la Discorde. Offensée de ce mépris, elle trouva le moyen de s'en venger avec éclat. Elle arriva au milieu de cette auguste assemblée, et jeta dans la salle une pomme, avec cette inscription : *Pour la plus belle.*

Il n'y eut aucune des déesses qui ne prétendît à la possession d'un pareil présent ; cependant elles cédèrent leurs prétentions à Junon, à Minerve et à Vénus. Ces trois déésses demandèrent d'abord des juges. L'affaire était délicate ; et Jupiter lui-même n'osant terminer ce différend, crut devoir les envoyer, sous la conduite de Mercure, sur le mont Ida en Phrygie, pour y être jugées par un berger nommé *Pâris*, que sa passion pour les femmes rendait digne de cette préférence. Les déesses parurent devànt lui. Elles n'avaient rien négligé de ce qui pouvait relever leurs charmes.

Chacune lui fit les promesses les plus flatteuses. Junon dont le pou-

voir s'étendait sur tous les trônes, lui proposa tout ce qui pouvait flatter l'ambition, s'il voulait lui adjuger la pomme ; Minerve lui promit la vertu, comme le plus grand de tous les biens ; et Vénus l'assura que, s'il se déclarait en sa faveur, elle le rendrait possesseur de la plus belle femme qu'il y eût sur la terre.

Pâris était embarrassé ; il ne voulait pas prononcer au hasard. Il exigea des déesses une condition dont la pudeur de Junon et de Minerve fut d'abord alarmée : ce fut de paraître nues ; mais la vanité l'emporta sur la modestie ; elles s'y décidèrent, et Vénus ne garda que son ceste. Pâris prononça en faveur de Vénus : elle était aussi la

plus belle, et les promesses qu'elle lui avait faites le séduisirent plus que les richesses et la vertu.

Après ce jugement, Pâris laissa exhaler le courroux de Junon et de Minerve, qui jurèrent de s'en venger, non-seulement sur leur juge, mais sur Priam son père, et sur l'empire troyen dont la perte fut résolue. Il ne songea qu'à la promesse de Vénus. Quelque temps après il fut obligé d'aller dans la Grèce: il s'arrêta à Sparte pendant l'absence de Ménélas, que les affaires de son frère Agamemnon avaient attiré à Argos: il séduisit Hélène, la plus belle femme de son temps, l'enleva, et causa ainsi la guerre que nous allons décrire.

Mixello L. Sculp.

HELENE.

Les Grecs se disposèrent à venger l'injure faite à un de leurs rois; mais, pour ne rien précipiter, ils voulurent tenter d'abord la voie de la négociation, et envoyèrent des ambassadeurs à Priam pour l'engager à réparer cette insulte. L'ambassade fut inutile; et Priam pour toute réponse dit aux députés, qu'ils ne devaient point espérer qu'on les satisferait, eux qui avaient laissé sans aucune réparation l'injure qu'ils avaient faite à Æetès, en enlevant Médée sa fille, et plus récemment encore sa sœur Hésione. Les Grecs, irrités de cette réponse, ne songèrent plus qu'à se venger, et la guerre fut déclarée. On fit une assemblée générale des peuples de la Grèce à Argos,

ou plutôt à Mycènes où régnait Agamemnon, frère de Ménélas, et le plus puissant roi de la Grèce, ou à Larisse, chez Pélée, père d'Achille, prince plus puissant sur mer que les autres, et par conséquent plus nécessaire à la confédération.

Presque tous les princes de la Grèce s'engagèrent par serment, et se disposèrent à fournir chacun le nombre de vaisseaux dont on était convenu. L'armement fut si considérable, qu'Homère fait monter le nombre des vaisseaux à mille soixante-dix, d'autres à douze cents; Virgile à mille carènes. C'étaient des bâtiments plats, qui avec les équipages et les vivres ne contenaient que peu de soldats.

Homère a destiné le second livre de son Iliade, à l'énumération exacte des princes grecs qui s'embarquèrent pour cette guerre, et au nombre des vaisseaux que chacun y amenait. Agamemnon, qui fut déclaré tout d'une voix le généralissime de l'armée, était en même temps roi de Mycènes, de Sicyone, de Corinthe, et de plusieurs autres villes : il avait équipé un si grand nombre de navires, qu'il en prêta une partie aux Arcadiens, sous la conduite d'Agapenor. Ménélas, son frère, conduisait les Spartiates; Nestor les Messéniens; Polyxenus et Amphimachus les Eléens. Diomède fils de Tydée, Sténéleus fils de Capanée, et Euryalus, étaient chefs

des Argiens. Mnesthée commandait les Athéniens; Ajax, fils de Télamon, les Mégariens et les habitants de Salamine; Schedius et Epistrophus, les Phocéens. Thóas avec les Etoliens, Megès aveo les Dulichiens, Ulysse avec les Itaquiens et les Céphaloniens, tenaient dans cette armée un rang considérable. Les Béotiens avaient cinq capitaines pour les commander, entre lesquels était Thersandre. Les habitants d'Iolchos et de Pherès, reconnaissaient pour chef Eumèle, fils d'Admète et d'Alceste; ceux d'Ithime et d'Œcalie, Podalyre et Machaon, fils d'Æsculape; les Miniens qui demeuraient à Orchomène, étaient sous la conduite d'Ascalaphe et d'Ial-

menus son frère; Ajax, fils d'Oïlée, conduisait les Locriens ; et Elphenor les Eubéens. Les Thessaliens obéissaient à dix généraux, parmi lesquels Achille avec ses Mirmidons, Protésilas et Philoctète étaient les plus fameux. Idoménée et Mérion, fils de Deucalion, et petit-fils de Minos II, y avaient conduit les Crétois; Tlépoléme, fils d'Hercule, les habitants de l'île de Rhodes; enfin, Phidippe et Antippe, ceux de l'île de Cos et des autres îles voisines.

Le nombre des soldats que commandaient tant de chefs, se montaient, selon Thucydide, à 75000 ou environ. Cette belle armée étant assemblée au port d'Aulide, n'attendait qu'un vent favorable pour

traverser l'Hellespont; mais ce secours nécessaire leur était refusé par les dieux. Calchas avait prédit qu'on serait dix ans devant Troie; et, pour confirmer cette prédiction, il publia dans l'armée qu'il avait vu monter sur un arbre un serpent, qui après avoir dévoré neuf petits oiseaux qui étaient dans un nid, en avait aussi dévoré la mère; ce qui marquait, selon lui, qu'on ne serait maître de la ville qu'après dix ans de siége. Il ajoutait que ce serpent avait été changé en pierre.

Mais il arriva, dans ce même lieu, un événement bien plus important. Ce calme opiniâtre, arrêtant trop longtemps l'armée dans l'Aulide, Calchas apprit aux Grecs

que Diane, irritée contre Agamemnon de ce qu'il avait tué une biche qui lui était consacrée, leur refusait un vent favorable, et qu'elle ne pouvait être appaisée que par le sang d'une princesse de sa famille. Agamemnon, après avoir hésité longtemps, accorda sa fille aux sollicitations des princes ligués. Ulysse s'offrit de l'aller retirer, sous quelque prétexte spécieux, d'entre les bras de sa mère. On disposa tout pour le sacrifice; mais Diane, appaisée par cette soumission, mit à la place d'*Iphigénie*, (c'était le nom de la fille d'Agamemnon), une biche, qui lui fut immolée; et transporta la princesse dans la Tauride, pour lui servir de prêtresse.

Ces préparatifs, au reste, et les différents retardements qui survinrent, firent que les Grecs furent dix ans avant que de s'embarquer, et durèrent par conséquent autant que le siége même. Aussi Homère fait-il dire à Hélène, à la dixième année du siége, qu'il y avait vingt ans qu'elle était dans cette ville.

Les Grecs eurent enfin le vent favorable, s'embarquèrent, et arrivèrent heureusement auprès du promontoire de Sigée. Comme ils avaient été longtemps à se préparer à cette grande expédition, les Troyens avaient, de leur côté, eu tout le loisir de se disposer à les bien recevoir. Priam n'avait rien négligé pour se faire des alliés et avoir des auxiliaires; et il avait si bien

réussi, que tous les princes voisins étaient venus en personne, ou lui avaient envoyé du secours. Lycaon y conduisit les habitants de Zélée, sous le mont Ida. Araste et Amphius, ceux d'Adrastie, d'Apèse, de Pyticé et de Térie. Ceux d'Aribès, de Percote, de Praxion et d'Abyde, étaient commandés par Asius, fils d'Hirtacc. Hippothoüs et Piléus étaient chefs des Pélasgiens de Larisse; Achamas et Piroüs, des Thraces de l'Hellespont. Les Ciconiens marchaient sous la conduite d'Euphémus; les Paphlagoniens, sous celle de Pylémène; les Mysiens, sous celle de Chromis. Phorcis et Ascanius avaient amené les Phrygiens. Rhésus y conduisait les Thraces, ses sujets;

et Memnon les Persans et les Ethiopiens, dont Teutame lui avait confié le commandement. Les Amazones, appelées au secours de cette ville, s'y rendirent avec leur reine à leur tête. Enfin, Ænée commandait les Dardaniens avec Archiloque, et Athamas fils d'Antenor; sans parler de Sarpedon, avec ses Lyciens; d'Ebée, de Rhésus, de Chorèbe, d'Elpenor, et de quelques autres qui n'arrivèrent que vers la fin du siège.

Les Troyens se croyant en état de recevoir leurs ennemis, firent tous leurs efforts pour s'opposer à leur descente; et il y eut un rude combat où les chefs se distinguèrent. Protésilas voyant que les Grecs n'osaient descendre de leurs vaisseaux,

parce que l'oracle avait prédit que le premier qui mettrait le pied sur le rivage serait tué, sacrifia sa vie pour le salut de sa patrie; et Cycnus, du côté des Troyens, y mourut, après avoir fait des actions de valeur qui firent publier que Neptune l'avait rendu invulnérable.

Ce premier combat fut suivi d'un long repos. On posa les armes des deux côtés. Les assiégeants ne songèrent qu'à former leur camp, et à se mettre à couvert par de bons retranchements; et les assiégés à se fortifier. On ne s'appliqua de part et d'autre qu'à éviter d'être surpris; et, pendant que les Grecs gardaient soigneusement leur camps, les Troyens en

usaient de même pour les portes de la ville.

Les assiégeants n'employèrent même les neuf premières années, qu'à se rendre maîtres de plusieurs villes voisines qui avaient pris les armes pour la défense de Troie ; et c'est ce qui fit durer le siége si longtemps, les troupes étant obligées de se séparer pour aller chercher des vivres, dont on n'avait fait aucune provision. Ainsi celles qui étaient dans la place se trouvèrent en état de tenir tête aux assiégeants. Si Troie avait été attaquée avec toutes les forces que les Grecs avaient amenées, elle n'aurait pas sans doute résisté si longtemps. Les Grecs avaient pris si peu de précautions pour les vivres

et les autres munitions, qu'ils étaient obligés de faire labourer les terres des pays qu'ils venaient de conquérir.

Lyrnesse, patrie de Briséis, Pédase, Zélée, Adrastée, Pythia, Percoté, Arisbé, Abydos, Chrysé et Cilla, furent les conquêtes d'Achille. Ajax, de son côté, ravagea la Thrace; et d'autres subjuguèrent le royaume de Cycnus, et obligèrent les peuples soumis à fournir des blés à l'armée. Ces capitaines portaient le butin aux camps qu'on avait établis sur le bord de la mer, et où on en faisait le partage. Pour s'y fortifier, les Grecs avaient mis les vaisseaux à sec, et s'étaient retranchés derrière une forte muraille. Ce camp demeura toujours

au même endroit, c'est-à-dire, près du promontoire de Sigée, d'où Agamemnon et quelques autres chefs ne s'éloignèrent jamais. Ce fut même un sujet de reproche que lui fit Achille, quand il répondit aux députés qui, pour le fléchir, lui présentaient les présents de ce général, qu'il était toujours venu porter le butin et les dépouilles des ennemis dans le camp, pendant qu'Agamemnon se tenait tranquillement dans sa tente où il en faisait le partage, retenant toujours pour lui la meilleure part. C'était le rendez-vous général d'où on allait faire des courses.

Cependant il y eut, pendant ces neuf années, plusieurs actions particulières, mais il ne se passa rien

d'éclatant et de considérable. On se dressait mutuellement des embûches; on enlevait quelquefois les troupeaux qui paissaient dans la campagne; on faisait prisonniers quelques paysans qui cultivaient les champs, et on les allait vendre dans les pays voisins : ce ne fut qu'à la dixième année qu'on commença à presser la ville.

La prise de Troie était attachée à plusieurs fatalités qu'il fallut accomplir avant que de s'en rendre maître.

Elle ne pouvait être prise sans les descendants d'Æaque. On était fondé sur ce qu'Apollon et Neptune, employés à bâtir les murs de Troie, avaient prié ce prince de les aider, afin que l'ouvrage

d'un homme mortel venant à être mêlé avec celui des dieux, la ville qui, sans cela, aurait été imprenable, pût un jour être prise, si les dieux le jugeaient à propos; c'est ce qui fit que les Grecs, qui savaient cette circonstance, employèrent l'artificieux Ulysse pour arracher Achille, petit-fils d'Æaque, d'entre les bras de Déidamie fille de Lycomède, roi de Scyros, où sa mère l'avait caché, et qu'après sa mort on envoya chercher son fils Pyrrhus, quoiqu'il fût encore fort jeune.

Il fallait, en second lieu, avoir les flèches d'Hercule, qui étaient entre les mains de Philoctète que les Grecs avaient lâchement abandonné dans l'île de Lemnos, à

cause d'un ulcère qui lui était venu pour avoir été mordu d'un serpent, lorsqu'il cherchait à Chryse un autel d'Apollon, où Hercule avait autrefois sacrifié, et où les Grecs devaient, selon l'oracle, sacrifier aussi avant de prendre la ville; ou par la blessure que lui fit une des flèches d'Hercule, qu'il laissa tomber sur son pied. Le besoin qu'on crut avoir de ses flèches, obligea les Grecs à députer Ulysse pour aller chercher Philoctète, quoiqu'il en fût mortellement haï, pour avoir été un de ceux qui furent d'avis qu'on l'abandonnât dans cette île. Ce rusé capitaine réussit dans son entreprise, et le conduisit au siége.

C'est ce voyage d'Ulysse, et son succès, qui fait le sujet de la tra-

gédie de Sophocle qui porte le nom de *Philoctète*, une des plus belles de l'antiquité. Cette pièce a été traduite en beaux vers par La Harpe.

La troisième et la plus importante fatalité était d'enlever le Palladium que les Troyens gardaient soigneusement dans le temple de Minerve. Ce Palladium était une statue de cette déesse, haute de trois coudées, tenant une pique dans la main droite, une quenouille et un fuseau dans la gauche. Les anciens parlent d'une manière si vague de cette statue, qu'on ne sait pas trop à quoi s'arrêter. Les uns disent que Jupiter l'avait fait tomber du ciel, près de la tente d'Ilus, lorsqu'il bâtissait la cita-

delle d'Ilium. D'autres veulent qu'Electre, mère de Danaüs, l'eût donnée à ce prince. Il y en a qui prétendent que c'était le devin Asius qui en avait fait présent à Tros, comme d'une fatalité d'où dépendait la conservation de la ville; ou que Dardanus la reçut de Chryse, qui passait pour être la fille de Pallas. Denis d'Halicarnasse qui a suivi le sentiment de ceux qui croient que c'était un présent du ciel, ajoute qu'Ænée s'en était saisi, qu'il la porta en Italie avec ses dieux pénates, et que les Grecs n'en avaient enlevé qu'une copie faite à la ressemblance de l'original.

Enfin Arnobe, Saint Clément d'Alexandrie, et Julius Firmicus,

assurent que le Palladium avait été fait des os de Pélops, et qu'une des fatalités de la ville de Troie portait qu'il était nécessaire d'avoir les os de ce héros. Apollodore avait dit longtemps avant, que cette statue de Minerve était une espèce d'automate.

Les Grecs regardant cette statue comme un obstacle à la prise de Troie, tant qu'elle serait dans cette ville, se mirent en état de l'enlever. Diomède et Ulysse étant entrés la nuit dans la citadelle, soit par surprise, ou par le moyen de quelqu'intelligence, enlevèrent ce précieux gage de la sûreté des Troyens, et l'emportèrent dans leur camp; on la reçut avec des acclamations et les transports d'une joie

guerrière. Dès qu'elle fut placée dans le camp, la déesse donna, par des signes évidents, des preuves de sa fureur contre les Grecs; ses yeux commencèrent à s'enflammer, une sueur salée coula par tout son corps, et elle s'éleva trois fois de terre avec sa pique à la main.

Conon prétend que Diomède seul enleva cette statue, et que quand il fut arrivé au pied des murs de Troie, il monta sur les épaules d'Ulysse: étant parvenu jusqu'au haut du rempart, il laissa Ulysse qui espérait qu'il l'aiderait à monter; et, étant entré dans la citadelle, il fut assez heureux pour trouver le Palladium, l'emporta, et vint rejoindre Ulysse qui, ir-

rité de ce procédé, affecta de marcher derrière lui, et, tirant son épée, allait le percer, lorsque Diomède, frappé de la lueur de l'épée, se retourna, arrêta le coup, et obligea Ulysse de passer devant lui. De là ce proverbe si connu des Grecs, *la loi de Diomède*, qui se disait à propos de ceux que l'on force de faire quelque chose malgré eux.

Il fallait, en quatrième lieu, empêcher que les chevaux de Rhésus, roi de Thrace, ne bussent de l'eau du Xanthe, et ne mangeassent de l'herbe des champs de Troie. Ce prince, qui vint la dixième année au secours des Troyens, et qui n'ignorait pas cette fatalité,

arriva la nuit, et campa auprès de la ville; mais Dolon, qu'Hector lui envoyait, ayant été pris par Ulysse et par Diomède, pour éviter la mort dont il était menacé, leur apprit l'arrivée de Rhésus, et le lieu où il était campé. Ainsi ces deux capitaines allèrent surprendre ce prince qu'ils trouvèrent endormi, le tuèrent, et emmenèrent ses chevaux.

Il était nécessaire, en cinquième lieu, avant de prendre la ville, de faire mourir Troïle, fils de Priam, et de détruire le tombeau de Laomédon, qui était sur la porte de Scée. Achille tua ce jeune prince, et les Troyens abattirent eux-mêmes le tombeau de Laomédon, lorsque pour faire entrer le cheval de bois

dans la ville, ils firent une brèche aux murailles.

Enfin Troie ne pouvait être prise sans que les Grecs eussent dans leur armée, Télèphe, fils d'Hercule et d'Augé ; mais il n'était pas facile de le faire venir. Il s'était opposé au passage des Grecs, parce qu'il était allié des Troyens, et avait épousé Laodicé, ou Astyoché, fille de Priam. Les Grecs même le voyant engagé avec leurs ennemis, lui avaient déclaré la guerre, et lui avaient livré un combat dans lequel il avait été blessé par Achille. Sa plaie étant devenue incurable, l'oracle qu'il avait consulté, avait répondu, qu'il ne pouvait être guéri que par la même main qui l'avait blessé. Comme il n'y avait

pas d'apparence que son ennemi mortel voulût le servir, Clytemnestre lui avait conseillé d'enlever son fils Oreste, pour obliger Agamemnon de faire consentir Achille à sa guérison; mais ce héros étant inexorable, Ulysse dit que le sens de l'oracle était, que la lance même qui avait fait le mal, devait servir de remède; ainsi, ayant pris de la rouille du fer de cette lance, et en ayant composé un emplâtre, il l'envoya à Télèphe, qui fut bientôt guéri, et vint dans l'armée des Grecs.

Ce Télephe était fils d'Hercule. Augé sa mère l'avait exposé aussitôt après sa naissance. Une biche l'avait nourri : cette princesse, pour fuir la colère de son père, s'était

retirée chez Teuthras, roi de Mysie. Celui-ci n'ayant point d'enfants, l'adopta pour sa fille. Quelque temps après, Idas, fils d'Apharée, voulut détrôner Teuthras; mais Télèphe qui était déjà grand, et qui était venu à la cour de Mysie par ordre de l'oracle, pour y chercher ses parents, accepta l'offre que fit Teuthras, de donner sa fille Augé et sa couronne à celui qui le délivrerait de son ennemi; et s'étant mis à la tête des Mysiens, il lui livra le combat, et le tua. Teuthras, pour accomplir sa promesse, fit célébrer le mariage de ce jeune héros avec Augé. Cette princesse résolut de le tuer la nuit de ses nôces; mais les dieux envoyèrent un dragon pour les sépa-

rer. Augé implora le secours d'Hercule. Télèphe découvrit le mystère de sa naissance, et ramena sa mère dans son pays. Nous venons de lire le reste de son histoire.

Ce ne fut qu'à la dixième année du siége qu'on commença à attaquer la ville avec toutes les forces réunies; mais un événement recula encore la prise de la ville.

Dans le partage des dépouilles apportées au camp, Agamemnon avait eu pour lui la belle *Chryséis*, autrement appelée *Astione*. Son père, qui était grand-prêtre d'Apollon, était venu dans le camp des Grecs, pour la redemander; au lieu d'obtenir la justice qu'il attendait, il y fut très-mal reçu. Cependant, la peste commença à

ravager l'armée des Grecs. On consulta Calchas, pour apprendre de lui les moyens de la faire cesser; mais on n'en eut d'autre réponse, sinon qu'Apollon, irrité de l'injure faite à son prêtre, avait envoyé ce fléau, qui ne finirait que lorsqu'on l'aurait appaisé, et qu'on aurait rendu Chryséis à son père.

Tous les chefs de l'armée conjurèrent ce prince de rendre cette captive. Achille insista plus que les autres; et Agamemnon, qui ne put ou n'osa résister plus longtemps à toute l'armée, rendit Chryséis à son père, et lui fit des présents considérables; mais pour se venger d'Achille, il envoya en même temps dans sa tente enlever la belle *Briséis;* ce qui offensa telle-

ment ce jeune prince, qui en était passionnément amoureux, qu'il résolut de ne plus combattre pour la cause commune, et se tint dans sa tente près d'un an. Ce différend arriva au commencement de la dixième année : nous lui devons l'Iliade d'Homère, dont voici l'analyse.

Chryséis, fille de Chrysès, était échue à Agamemnon, après la prise de Thèbes ; et ce prince l'avait amenée au siége de Troie. Son père, arrive au camp des Grecs pour la racheter, il n'est point écouté. Il était grand-prêtre d'Apollon : il conjure ce dieu de venger sa fille ; bientôt une peste affreuse désole le camp des Grecs. Les généraux assemblés, Achille

à leur tête, annoncent au roi d'Argos, qu'il est seul auteur des maux auxquels toute l'armée est exposée : que Calchas, le ministre et l'interprète des dieux, a dit qu'ils cesseront quand il aura rendu sa captive à son père. Agamemnon, furieux, refuse de se prêter à leurs vœux; vaincu cependant par leurs instances, il renvoie Chryséis, concentrant sa colère dans son cœur. Il se promet bien de tirer une vengeance éclatante du fils de Pélée. Il envoie, pour cet effet, deux hérauts dans sa tente, pour enlever Briséis qu'il avait emmenée après la prise de Lyrnesse.

Sensible à cet outrage, ce jeune guerrier jure qu'il ne combattra que quand Agamemnon la lui aura

rendue; la douleur dans le cœur, il vole au rivage, il y demeure l'œil fixé sur les eaux.

Thétis entend les soupirs et les gémissements de son fils bien aimé; elle va trouver Jupiter, et le conjure, pour punir les Grecs, de rendre les Troyens victorieux, et de leur faire voir par-là combien son fils leur est nécessaire. Junon paraît alarmée, en voyant la déesse des eaux aux pieds de son époux. Vulcain, pour dérider son front, lui raconte sa chûte du ciel dans l'île de Lemnos, puis lui verse du nectar.

Cependant Jupiter voulant exaucer la prière de Thétis, envoie un songe trompeur au roi d'Argos, pour lui persuader de donner un

assaut à la ville. Ce prince, à son réveil, assemble les chefs de l'armée, leur fait part de la volonté du fils de Saturne, qu'il ne doute pas devoir leur être propice, après l'avis qu'il croit en avoir reçu. On se décide pour un assaut général; on fait d'abord un sacrifice au maître des dieux; et bientôt toute l'armée, en bon ordre, se déploie dans la plaine.

Déja les troupes des deux partis étaient en présence. Pâris sort des rangs, et demande à vider sa querelle seul à seul avec Ménélas. Les conditions étaient que la belle Hélène demeurerait au vainqueur: son défi est accepté. Déja le prince grec, armé de toutes pièces, attend son rival; sa démarche fière et

assurée fait trembler le troyen. Hector le ranime par ses reproches, le conduit au champ de bataille, bien décidé à se mesurer avec le fils d'Atrée.

Il allait être la victime du rival qu'il avait déshonoré, quand Vénus l'enveloppe d'un nuage, et le conduit à Troie, où il essuye les railleries de son épouse et de ses frères.

Le roi de Sparte et tous les Grecs demandent, à grands cris, qu'on remplisse les conditions du combat. Les dieux, de leur côté, s'assemblent pour décider du sort de la malheureuse Ilion. Le résultat de leur conseil est de prolonger le siége et la guerre, en s'opposant à l'exécution du traité. Pour cet

effet, Minerve descend sur la terre, engage un troyen à décocher une flèche à Ménélas.

Le trait vole déja, il a déchiré son sein. Quoique la blessure soit légère, Agamemnon, outré de colère, range son armée en bataille, et bientôt les troupes grecques et troyennes sont mêlées.

Fier de la protection de Pallas, Diomède fait des prodiges de valeur; tout cède au fer de ce vaillant guerrier: non content d'avoir blessé son fils Ænée, il blesse encore Vénus. La belle Dionée, forcée de quitter le champ de bataille, aurait infailliblement perdu son cher fils, si le dieu du Jour ne l'eût transporté dans la citadelle d'Ilion.

Le vaillant fils de Tydée, désespéré d'avoir vu sa victime lui échapper, s'avance de nouveau dans le plus épais des bataillons, et se rend encore une fois redoutable aux dieux, en blessant Mars.

Sarpedon, roi des Lyciens, ranime les Troyens que tant de succès paraissaient abattre. Le combat s'échauffe; les guerriers des deux partis se mêlent. Ænée, ramené par Apollon sur le champ de bataille, se rend redoutable à plus d'un Grec; tout succombe sous l'effort de son bras. Bellone et Mars marchent à la tête des redoutables bandes troyennes, commandées par Hector. Diomède lui-même, le brave Diomède est saisi de frayeur, en voyant ce héros,

si bien accompagné, faire un carnage affreux des Grecs. Les dieux et les déesses prennent part à ce combat ; mais quand ceux qui tenaient pour les ennemis des Troyens eurent quitté le champ de bataille, leur courage s'augmente, les coups qu'ils portent sont plus sûrs, et plus dangereux.

Hector alors, suivant le conseil de son frère Hélénus, rentre dans la ville, et conseille à sa mère d'aller avec les dames troyennes, au temple de Pallas, offrir leurs prières à la déesse, et la conjurer d'éloigner Diomède de la mêlée ; il court ensuite au palais d'Andromaque : cette princesse, toujours tremblante sur le sort de son époux, venait d'en sortir ; elle

était allée à la porte de Scée, accompagnée de la nourrice qui portait Astyanax, l'unique fruit de son hymen. Hector vole sur ses pas. Andromaque, le visage baigné de larmes, apercevant ce tendre époux, court à sa rencontre, l'embrasse tendrement, et d'une voix entrecoupée de sanglots, l'engage à ne point sortir de la ville.

Attendri par ce discours, Hector cherche à calmer ses douleurs; il mêle ses larmes à celles qu'elle verse, il l'embrasse tendrement; mais la gloire l'appelle, il faut qu'il la quitte.

Il dit, et bientôt, suivi de son frère Pâris, il est loin des portes. Leurs yeux enflammés annoncent

l'impatience qu'ils ont de combattre.

Pendant que le prince troyen est allé trouver sa mère, le vaillant fils de Tydée, revenu, pour la troisième fois, à la charge, va se mesurer seul à seul avec Glaucus. Mais ces deux guerriers reconnaissent qu'ils sont liés par les droits de l'hospitalité, ils descendent de leur char; Glaucus raconte à Diomède l'histoire de son aïeul Bellérophon.

A peine a-t-il fini que Diomède l'embrasse; et ces deux héros, pour se reconnaître désormais dans la mêlée, et ne pas s'attaquer, échangent leurs armes. Avant de se séparer, le fils de Tydée reçoit

un bouclier d'or pour le sien qui était d'airain.

Cependant Hector et Pâris portent la mort dans tous les rangs de l'armée grecque. Minerve, allarmée de leurs exploits, descend de l'Olympe. Apollon pénètre son dessein, vole à sa rencontre; tous deux réunis, ils conviennent de porter Hector à demander un combat singulier entre lui et le plus vaillant des Grecs.

Le divin Hélénus à qui les dieux révèlent leurs plus secrets desseins, propose ce combat à son frère. Hector aussitôt ordonne à son armée de se retirer. Agamemnon en fait autant; alors le prince troyen s'avance, et demande un antagoniste. Les Grecs épouvantés n'osent

se présenter. Ménélas se propose, son frère ne le veut pas. Enfin, le sage Nestor se lève, et fait un long discours à tous les chefs de l'armée. Neuf guerriers, aiguillonés par ses reproches, prétendent à l'honneur de ce combat; leurs noms sont jetés dans un casque; le sort ayant favorisé Ajax, le fils de Télamon, il s'avance du côté de son adversaire.

Leur combat est long et opiniâtre; ils y déploient l'un et l'autre toutes leurs forces et leur adresse. Enfin, épuisés de fatigue, et ne pouvant se vaincre mutuellement, ils conviennent de se retirer, après s'être fait l'un à l'autre un présent qui leur devint également funeste dans la suite.

On signe une trève pour donner aux deux partis le temps de rendre les devoirs funèbres aux morts. Pendant que les Grecs, enfermés dans leurs camps, passent la nuit au sein des plaisirs, Jupiter convoque les dieux, leur défend de prendre aucune part à la querelle des Grecs et des Troyens; puis, étant monté sur son char, il vole au mont Ida.

Cependant Agamemnon, désespérant de réduire les Troyens, assemble son armée, propose aux généraux de lever le siége, et de retourner chacun dans leur patrie. A ce discours, tous les princes grecs murmurent. Diomède se lève, lui expose qu'il y aurait de la lâcheté à se retirer dans les circons-

tances présentes. Enfin, le résultat du conseil est d'envoyer au fils de Thétys, Ulysse, Ajax et Phœnix, pour l'engager à prendre les armes et à sortir de l'inaction.

Ces trois guerriers arrivent dans la tente d'Achille, accompagné de son fidèle Patrocle. Pour charmer ses ennuis, et calmer sa douleur, il mariait sa voix aux doux sons d'une lyre; ses amis l'abordent, et Ulysse lui adresse la parole.

Ce discours, ceux que lui adressèrent Phœnix et Ajax, les larmes qu'ils répandirent, rien ne put guérir ce cœur ulcéré; il persista dans son premier dessein : il renvoya les fils de Laërte, de Télamon, et il garda Phœnix.

Ulysse, de retour au camp, peu

satisfait de son message, est nommé avec Diomède pour aller à la découverte de ce qui se passe chez leurs ennemis. Ils rencontrent Dolon, qu'Hector avait envoyé pour le même objet; ils le font prisonnier. Ce malheureux, croyant sauver ses jours, leur annonce l'arrivée du roi Rhœsus, qui était bien importante pour ses compatriotes. Quand ils lui ont arraché tous les autres secrets qui pouvaient leur être utiles, ils le massacrent, et reviennent dans leur camp.

Dès que la vigilante Aurore a ouvert les portes de l'orient, les deux armées sortent en bon ordre. Agamemnon, à la tête des siens, fait des prodiges de valeur, et porte

la mort dans tous les rangs. Jupiter, qui voulait en ce jour donner la victoire aux enfants de Priam, envoie Iris à Hector, pour lui ordonner de quitter le champ de bataille, et de n'y reparaître que quand le roi d'Argos, blessé, sera forcé de se retirer dans sa tente. Ce prince, pendant ce temps-là, continue de faire un massacre affreux des Troyens ; il cherche partout Hector, il l'appelle en vain, il voudrait le faire tomber sous ses coups. Ce jour, peut-être, eût été le dernier pour la malheureuse Ilion, si Agamemnon n'eût été blessé, et forcé de quitter le champ de bataille.

Le valeureux fils de Priam, suivant l'ordre qu'il en a reçu du maître des dieux, reparaît à la

tête des phalanges troyennes; son exemple et ses discours les raniment; tout fuit devant lui; la mêlée devient plus forte, les coups qu'on se porte plus terribles. Les plus braves guerriers sont blessés; les Grecs sont poussés jusqu'aux portes de leur camp; déja il est assiégé. Le roi des Lyciens, Sarpedon, fils de Jupiter, monté sur la palissade, arrache les créneaux; une pièce de bois énorme, qu'Hector lance d'un bras vigoureux contre une porte, la fait sauter de dessus ses gonds. Grecs et Troyens, tous entrent pêle-mêle dans le camp. Les troupes d'Agamemnon fuient jusques sur leurs vaisseaux.

Neptune, sous la figure de Calchas, anime les deux Ajax, et leur

inspire un courage surnaturel. Les Grecs se rallient ; le combat se renouvelle. Jupiter et le dieu des mers, divisés, inspirent les héros qu'ils favorisent ; tous combattent avec acharnement. Ænée blesse Idoménée ; Hélénus est blessé par le roi de Sparte ; Hector, à l'aile droite, quoiqu'il ait les deux Ajax en tête, fait des prodiges de valeur ; la muraille qui défend les vaisseaux est abattue ; Agamemnon, Ulysse et Diomède sortent de dessus la flotte qu'ils défendaient, pour empêcher les Troyens de l'embrâser ; ils rencontrent Nestor qui leur dit que tout est perdu, que leurs ennemis triomphent partout. Le roi d'Argos veut qu'on se rembarque, et qu'on lève l'ancre ;

le fils de Laërte lui répond qu'ils n'ont pas même la faculté de se servir de cette ressource, qui les couvrirait de honte. Diomède appuie cet avis. Neptune, sous la figure d'un vieillard, rassure Agamemnon; il se rend aux instances de ses amis; et, déja guéri de sa blessure, il va faire sentir aux Troyens le poids de son bras.

Pendant que Jupiter, du haut du mont Ida, d'un seul de ses regards soutient les Troyens et rallume leur courage, son implacable épouse forme le dessein de rendre sa protection inutile aux enfants de Priam.

Pour ajouter encore à sa parure, elle emprunte à Vénus cette ceinture merveilleuse dont les attraits

sont si puissants. Elle va dans l'île de Lemnos chercher le dieu du Sommeil ; elle le conduit au mont Ida, et lui ordonne d'endormir son époux.

Le maître des dieux dort d'un profond sommeil, alors Neptune vient au secours des Grecs. Le combat s'engage pour la quatrième fois. Hector se mesure de nouveau avec le fils de Télamon ; il est blessé par une pierre énorme que lui lance son adversaire, et forcé de rentrer dans sa tente. Pendant ce temps-là, l'intrépide fils d'Oïlée taille en pièces l'armée troyenne ; rien ne résiste à sa redoutable épée ; il massacre tout ce qui se présente à lui.

Alors Jupiter s'éveille, il voit

les Troyens fuir devant leurs ennemis, qui les avaient enfin chassés de leurs retranchements; il reconnaît son frère, qui marche à la tête des Argiens; il découvre l'artifice de sa coupable épouse, et lui fait de sanglants reproches.

Junon l'ayant appaisé, remonte au ciel, et lui renvoie Apollon et Iris. Il commande à celle-ci d'aller chercher Neptune, et de lui ordonner de sortir du combat. Apollon, par son ordre, vole à la tente d'Hector; il trouve ce héros revenu de sa défaillance, et lui inspire un courage plus qu'humain; il marche devant lui, abat la muraille qui fermait le camp des Grecs. Les Troyens pénètrent une seconde fois dans leurs retranchements,

et les poussent jusqu'à la seconde ligne de leurs vaisseaux; déja ils sont prêts à y mettre le feu; Hector, embrassant la poupe d'un des plus beaux, demande à ses soldats des combustibles pour l'allumer. Alors l'intrépide fils de Télamon arrive au secours de la flotte, passe de vaisseau en vaisseau, et vient s'opposer fièrement au fils de Priam.

Patrocle, voyant que la flotte était ainsi menacée, se présente à Achille, les yeux baignés de larmes, et le conjure de prendre les armes. Rien ne peut fléchir l'impitoyable fils de Pélée; il saura bien, dit-il, repousser les ennemis quand ils voudront approcher de son vaisseau; mais il ne veut point s'ar-

mer pour la défense des autres. Il n'empêche pourtant pas son ami de voler au secours de ses compatriotes, et de partager avec eux l'honneur et les dangers d'une si cruelle journée ; il lui donne ses propres armes, fait une courte exhortation à ses soldats, leur commande de suivre Patrocle, en leur enjoignant, ainsi qu'à lui, de se borner à repousser les Troyens loin de la flotte, et de ne pas descendre dans la plaine.

L'ami d'Achille, à la tête des bandes thessaliennes, fond sur les ennemis; ils le prennent pour le fils de Thétys; ils fuient devant lui. Hector lui-même, l'intrépide Hector est entraîné par ses chevaux ; Sarpedon tombe sous les

coups de Patrocle ; il se fait un carnage affreux autour de son cadavre ; les Grecs ne peuvent emporter que son armure. Apollon, par ordre de Jupiter, descend dans la plaine pour laver le corps de ce fils chéri, que les Destins ne lui avaient pas permis de soustraire au ciseau de la Parque ; puis il le transporte dans son royaume, pour que ses sujets lui rendent les honneurs de la sépulture.

Fier de sa victoire, enivré de gloire, Patrocle oublie l'ordre que lui a donné son ami ; brûlant du désir d'immoler encore quelque tête précieuse, il se laisse emporter par l'ardeur qu'il a lui-même inspirée aux compagnons de son triomphe ; il poursuit les Troyens

jusques sous les murs de leur patrie; peut-être l'aurait-il forcée, si Apollon ne s'était opposé à ses glorieux projets. Ce dieu, pour la troisième fois, ramène Hector au combat. Ce héros s'avance fièrement du côté où l'ami d'Achille faisait un si horrible carnage des siens; le chercher, le trouver, le combattre, et le tuer, ne furent qu'une même chose pour lui. Patrocle lui prédit qu'il doit bientôt succomber lui-même sous la main du fils de Thétys. Hector se moque de la prédiction, et le dépouille de ses armes.

Dans le même moment, arrivent Ménélas, Diomède et Ajax. La mêlée recommence autour du cadavre; les Grecs sont d'abord repoussés;

le vaillant fils de Télamon fixe bientôt la Victoire dans son parti; supérieurs alors à leurs adversaires, ils emportent le corps sanglant de Patrocle.

Jupiter, qui veut encore appesantir son bras sur les enfants de la Grèce, arrange les armes d'Achille de manière qu'elles paraissent faites pour Hector. Ce valeureux guerrier reparaît au plus fort de la mêlée; le combat se renouvelle avec le même acharnement.

Cependant Achille, apprenant la défaite de ses troupes, et la fin tragique de son malheureux ami, verse d'abord des torrents de larmes; la rage succédant bientôt à la douleur, il se roule comme un furieux sur le sable de la mer, et

ment comme sa propriété ; ils en viennent aux mains, le roi d'Ithaque le terrasse, le force à s'avouer vaincu; et se procure, par cet acte de fermeté, les louanges des princes qui avaient d'abord paru le mépriser comme un vieillard caduc et sans forces.

Pallas conseille à Pénélope de se parer et de se montrer aux poursuivants, pour faire connaître à son époux et à son fils sa sagesse et sa vertu. Elle-même prend soin d'ajouter à ces charmes, cette démarche lui réussit; tous les princes lui font de grands présents, et continuent leurs jeux jusques bien avant dans la nuit. Ulysse lui-même les éclaire, et

ils se retirent quand ils ont fait des libations aux dieux.

Alors Ulysse réuni à son cher Télémaque, va tirer ses armes de l'endroit où il les avait serrées avant son départ. Introduit dans l'appartement de la reine, elle lui raconte comment elle a passé le tempsqui s'est écoulé depuis qu'elle a fait ses adieux à son cher époux. Il parait partager ses douleurs, il mêle ses larmes aux siennes; lui raconte qu'il a reçu un jour Ulysse dans l'île de Crète, et l'assure que ce prince ne tardera pas à paraitre dans ses états. Pénélope satisfaite, accepte l'augure d'une si heureuse nouvelle. Elle ordonne à ses femmes de le baigner, sa

nourrice le reconnaît à la cicatrice d'une blessure reçue à la chasse d'un sanglier, il lui ordonne de garder le silence, puis il explique à sa femme un songe qu'elle lui raconte; toujours inconnu, il couche dans le vestibule du palais. Le lendemain Pénélope, voyant arriver le jour où elle a promis de se donner à l'un des poursuivants, quitte son lit qu'elle n'avait cessé d'arroser de ses larmes; bientôt sa toilette est faite, elle paraît comme un astre lumineux aux yeux de ses amants, bien décidée, suivant les sages conseils du vieillard, à choisir celui d'entre eux qui serait assez fort pour bander l'arc d'Ulysse. Elle leur fait part de sa résolution, et les engage tous à

tenter une entreprise qui doit les satisfaire, puisqu'elle promet de partager la couche du vainqueur.

Animés d'un nouvel espoir, soutenus des regards d'une princesse qu'ils idolâtrent, les poursuivants s'approchent successivement et prennent cet arc merveilleux; ils font de vains efforts pour le bander, Télémaque lui-même n'est pas plus heureux. La rage commence à augmenter encore le désespoir et l'ardeur des poursuivants, lorsqu'Ulysse se présente pour essayer à son tour de faire voir ses forces. Les princes rient de sa prétention, et ne se prètent à ses vœux que quand Pénélope l'a ordonné. Il prend l'arc, bientôt il est bandé, la flèche vole;

déja elle a traversé douze anneaux qui sont suspendus à autant de colonnes. C'était le signal dont le roi d'Ithaque était convenu avec son fils. Ce jeune prince alors se range auprès de son père, met l'épée à la main, et tombe avec lui sur les poursuivants. Le fils de Laertes commence sa vengeance par Antinoüs; en peu de moments, les cours sont inondées du sang de ce perfide, et de ses partisans.

Les sujets fidèles qui attendaient avec impatience le retour de leur prince, font retentir le palais de leurs cris. On annonce à Pénélope qu'Ulysse est à Ithaque, il est reconnu, et se transporte sur le champ chez son père. Il le trouve baigné de larmes, et pleurant la

mort d'un fils qu'il ne croyait plus revoir rendu à tous ses sujets; il rétablit la paix dans son royaume, et y fait fleurir les arts et la sagesse.

Ici se termine l'extrait de l'Odyssée. Nous ajouterons quelques traits nécessaires pour faire connaître le reste des aventures de ce héros.

Ulysse, après avoir tué ou mis en fuite tous ses rivaux, régnait paisiblement, lorsque Télégone, qu'il avait eu de Circé, étant arrivé dans l'île d'Ithaque pour le voir, il voulut s'opposer à sa descente, et Télégone l'ayant frappé d'une lance dont le bout était fait d'une tortue marine, nommée *Pastinace*, qui, au rapport de Pline,

Minelo L. Sculp.

PENELOPE ,

est très-venimeuse, il perdit la vie, comme Tirésias le lui avait prédit, lorsqu'il le consulta dans les enfers. Son fils Télémaque monta sur le trône.

L'histoire ne fait aucune mention de ses successeurs, sans Homère, Ithaque et tout ce qui la regarde nous serait fort inconnu.

Ulysse, après sa mort, reçut les honneurs héroïques, il eut même un oracle dans le pays des Eurys, peuple d'Étolie.

Nous n'ajouterons plus que quelques mots relatifs à l'histoire particulière de Pénélope.

Pénélope, était fille d'Icarius, qui vivait à Athènes, du temps de Pandion II; il avait reçu chez lui Bacchus qui, pour le récom-

penser, lui apprit l'art de planter la vigne et de faire du vin.

Pénélope sa fille était recherchée en mariage par plusieurs princes de la Grèce, et son père, pour éviter les querelles qui auraient pu arriver, les obligea à la disputer dans des jeux qu'il leur fit célébrer. Ulysse fut vainqueur et elle lui fut accordée.

Icarius, qui s'était alors établi à Sparte où ce mariage fut célébré fit tous ses efforts pour engager son gendre à demeurer avec lui, mais inutilement. Frustré de l'espérance de le fléchir, il tourna ses efforts du côté de sa fille, la conjura de ne point l'abandonner; et au moment qu'il la vit partir de Sparte pour s'embarquer, il

redoubla ses instances, et suivit son char. Ulysse, lassé enfin de ces importunités, dit à sa femme qu'elle pouvait opter entre son père et son mari, et qu'il la laissait maîtresse ou de venir avec lui en Ithaque, ou de retourner avec son père. Pénélope rougit à ce discours, et elle ne répondit qu'en se couvrant le visage d'un voile. Icarius, qui entendit ce langage, la laissa aller avec son époux; mais touché de l'embaras où il l'avait vue, il consacra une statue à la pudeur, dans l'endroit même où Pénélope avait mis un voile sur sa tête.

On est si prévenu en faveur de la vertu de Pénelope, qu'on l'a toujours regardée comme le mo-

dèle le plus parfait de la fidélité conjugale.

Cependant les Arcadiens publioient qu'après le retour d'Ulysse, elle avait eu de lui une fille qui fut appelée Poliporthe nom tiré de ce qu'elle était née après la prise de Troie. Mais les Mantinéens prétendaient qu'accusée par son mari d'avoir mis elle-même le désordre dans sa maison, elle en avait été chassée, et qu'elle se retira d'abord à Sparte, puis de là à Mantinée où elle finit ses jours.

La mémoire d'Ulysse a été consacrée par quelques monuments.

On voit la tête d'Ulysse en camée, sur une superbe cornaline du Musée national des Antiques. On

le reconnaît au bonnet pointu qui le caractérise ordinairement. On prétend que ce fut le peintre Nicomaque qui le lui donna le premier.

Nous avons parlé des pierres où l'enlèvement du Palladium est représenté. On y voit Ulysse et Diomède. Quelques-unes représentent Ulysse seul; mais bien plus rarement que Diomède sans Ulysse.

Une pierre gravée du docteur Maese, à Berlin, représente Ulysse et Diomède coupant la tête à Dolon, qui était venu épier le vaisseau des Grecs.

Sur une autre pierre gravée, il considère la tête de Dolon, et la consacre à Minerve. Il paraît la regarder avec attention, à cause

de sa laideur, et à cause du casque qui était de peau.

Sur une sardoine, Diomède tient une épée, et Ulysse la tête de Dolon.

D'autres pierres gravées, et la plupart des monuments qui le représentent, ont rapport à ses aventures après son départ de Troie.

On le voit assis sur un siége auprès de Calypso, ou sur un rocher, méditant son départ, ou bien contemplant le bâtiment qui doit le tirer de cette île. Il tient dans une main un marteau, et dans l'autre un aplomb.

Plusieurs bas-reliefs, cités par Winkelman, le font voir présentant à Polyphême le vase de vin qui doit l'enivrer; ou, attaché au

corps d'un bélier, sortir de l'antre de ce cyclope. Il est dans la même attitude sur le manche d'une belle patère.

Un beau bas-relief représente la Nécyomantie. Ulysse ayant évoqué les ombres, les chasse avec son épée, jusqu'à ce qu'il ait aperçu Tirésias qu'il veut interroger. Le vieillard aveugle va devant lui; et Ulysse, à son aspect, remet son épée.

Une belle pierre gravée le fait voir enfermant dans une outre les vents que ses compagnons eurent ensuite l'imprudence de laisser échapper.

Sur une belle cornaline, Ulysse prend congé d'Alcinoüs, roi des Phæaciens.

Sur une pierre du roi de Prusse, Ulysse est attaché à un mât, pour résister au chant des Syrènes. Il y en a trois à la partie supérieure de la pierre. Le même sujet se trouve sur une belle médaille contorniate, avec la tête d'Alexandre.

Sur un vase étrusque, Minerve, au moyen d'un breuvage, rend ses traits méconnaissables, et donne à son visage l'empreinte de la vieillesse.

Une peinture copiée par Bartoli, nous montre Télémaque et Pisistrate venant s'informer des nouvelles d'Ulysse, à la cour de Ménélas. Ils sont devant son épouse Hélène.

Sur un bas-relief, Euryclée, le fidèle esclave d'Ulysse, reconnaît

son maître, en lui lavant les jambes, à une blessure qu'il avait reçue d'un sanglier. Il lui met la main sur la bouche pour l'empêcher de prononcer son nom.

Sur plusieurs pierres gravées, et sur une médaille de la famille Manilia, Ulysse, déguisé en mendiant, n'est reconnu que par son chien.

Sur une autre pierre gravée, Eumée s'entretient avec son maître, qu'il reçoit avec honnêteté.

Sur d'autres monuments du même genre, on voit Ulysse au pied d'un arbre, méditant la vengeance qu'il se prépare à tirer des poursuivants de son épouse; ou assis, et considérant avec Minerve le dégât qu'ils

ont fait dans son palais, armé de son arc qu'un des poursuivants n'a pu tendre; ou bien les perçant de ses traits.

ANTÉNOR.

Nous venons de voir l'histoire des principaux héros Grecs qui se trouvèrent au siége de Troye, il nous faut à présent connaître celle des principaux chefs Troyens.

Anténor, fut soupçonné d'avoir favorisé les Grecs, parce qu'il reçut chez lui leurs députés lorsqu'ils vinrent redemander Hélène, et qu'on crut qu'il avait reconnu Ulysse, lors qu'il entra dans Troye pour enlever le Palladium, sans l'avoir dénoncé. On ajoute et ce fait est consacré sur la table Iliaque, que la nuit de la prise de cette ville les Grecs avaient mis

une garde à son palais, pour empêcher qu'on ne le pillât, et qu'au milieu de ses ennemis, il monta tranquillement sur un vaisseau pour aller chercher fortune ailleurs.

Anténor arriva avec sa petite flotte, par la mer Adriatique, dans cette partie de l'Italie qui a composé depuis l'état de Venise, et y bâtit la ville de Padoüe.

Tacite, nous apprend qu'on croyait encore de son temps que les jeux que l'on célébrait à Padoüe, avaient été institués par ce Troyen, et quelques scavants soutiennent que le bonnet des doges de Venise, est fait sur le modèle de ceux des anciens Phrygiens.

Anténor, pour s'établir dans cette partie de l'Italie, fit d'abord alliance avec les Hénètes, qui sont les Vénitiens d'aujourd'hui: avec leurs secours, il chassa les Éganiens, et bâtit la ville dont on vient de parler.

ÆNÉE.

L'HISTOIRE d'ÆNÉE est trop célèbre par le beau poème de Virgile, pour ne pas nous y arrêter.

Tros, roi de Troie, avait eu deux fils, Ilus et Assaracus, celui-ci eut un fils nommé Capys, qui fut père d'*Anchise*, et grand-père d'Ænée; ainsi, il était du sang royal du côté paternel.

La déesse Vénus était sa mère. Les amours d'Anchise et de Vénus ont été célébrés par les poètes.

Ænée son fils fut élevé à la campagne, jusqu'à ce qu'il fut mis entre les mains d'un gouverneur; et quelques années après, Priam

lui donna sa fille, Creuse, en mariage, dont il eut un fils nommé *Iule* ou *Ascagne*.

Comme Homère est le plus ancien auteur qui ait parlé de ce prince; c'est dans l'Iliade que nous devons chercher son caractère, et apprendre ce qu'il fit au siége de Troie. Le père Hardouin prétendait même qu'il était le véritable héros de ce poème. Il n'avait, selon lui, été composé que pour flatter les rois de la Troade, descendants d'Ænée, qui régnaient encore du temps de ce poète. L'Iliade n'était, selon lui, que l'histoire de la chûte de la branche ainée des rois de Troie, c'est-à-dire, de Laomédon et de Priam, à laquelle devait succéder la branche

cadette, et celle d'Assaracus d'où descendait Ænée.

Homère fait combattre Ænée contre Achille ; mais Neptune l'enlève du combat.

Ænée se distingua, surtout la nuit de la prise de la ville. Il entra dans la citadelle d'Ilium, et il la défendit jusqu'à l'extrémité; et, voyant qu'il était impossible de la sauver, il fit sortir, par une fausse porte, les femmes, les enfants, et les vieillards, sortit ensuite lui-même avec quelques soldats, et se retira sur le mont Ida, qui était le lieu du rendez-vous ; là, il forma une petite troupe de tous ceux qui étaient en état de porter les armes ; et les Grecs, n'osant risquer le combat, firent un traité avec

eux, par lequel ils leur permirent de se retirer. Ænée fit construire une flotte de vingt vaisseaux près de la ville d'Antandre, au pied du mont Ida, sur laquelle s'étant embarqué, il arriva d'abord en Thrace où il fonda la ville d'Ænia, qu'il peupla des gens les plus inutiles.

C'est cette fuite d'Ænée qui est le sujet du beau poème de Virgile dont nous consignerons ici l'analyse.

Déja la flotte des Troyens, dit Virgile, sortie des ports de la Sicile, voguait en pleine mer. L'implacable fille de Saturne n'avait pas oublié le jugement de Pâris, elle voulait poursuivre encore les malheureux restes d'Ilion, échappés au fer des Grecs.

La rage et la douleur dans le cœur, elle descend en Æolie, et conjure le roi des Vents d'envoyer les aquilons fougueux, le cruel époux d'Orythie, pour bouleverser les ondes, et pour engloutir, dans les abîmes les plus profonds, tous les vaisseaux qui portaient le fils de Vénus et ses compagnons.

Æole obéit, d'un coup de trident, il enfonce la porte des prisons où les Vents sont captifs; bientôt la mer agitée élève ses flots jusqu'aux nues, tout annonce la mort; la foudre gronde d'un pôle à l'autre. Ænée, saisi de frayeur, lève les mains au ciel; il regrette de n'avoir pas péri sous les murs de sa patrie; il envie le sort de tous les héros dont le Si-

moïs et le Xanthe ont roulé les armes ou les cadavres.

L'orage augmente, la moitié de la flotte est ensevelie sous les eaux, et le reste va devenir la proie des vents qui les briseront contre les rochers. Neptune s'aperçoit du trouble qui règne dans son empire, lève sa tête humide au dessus des eaux; il voit la flotte d'Ænée dispersée; il appelle les Vents, leur ordonne de se retirer, et ramène le calme. Le prince troyen, avec sept vaisseaux qui lui restent, entre dans une petite baie de la Lybie. Là, pendant que ses compagnons préparent le repas, il s'avance le long des côtes, pour tâcher de découvrir les débris des vaisseaux qu'il croyait perdus.

Dans cette circonstance, Vénus va trouver Jupiter, lui rappelle les promesses qu'il a faites à son fils. Ce dieu l'embrasse, et l'assure qu'Ænée arrivera heureusement en Italie où sa postérité doit régner longtemps. Il envoie ensuite Mercure à Carthage, pour disposer la reine Didon à bien recevoir le prince Troyen.

Le lendemain Ænée se promenant avec son cher Achate, rencontre dans un bois sa mère; il ne la reconnaît pas d'abord, il lui raconte une partie de ses malheurs, surtout sa dernière tempête. Vénus lui fait l'histoire de Didon, le console, et lui montre douze cignes échappés à l'oiseau de Jupiter; elle en tire pour lui un augure fa-

vorable, et lui annonce que tous ses vaisseaux, à l'exception d'un seul, sont entrés dans un port où ils sont en sûreté; elle se montre aussitôt à lui sous sa véritable forme, il la reconnaît, se plaint de ce qu'elle l'a trompé; elle le couvre d'un nuage, pour le cacher à tous les yeux; et, après l'avoir mis dans le chemin qui conduit à Carthage, elle s'envole à Paphos.

Ænée, toujours suivi de son ami, s'avance vers la nouvelle ville qui commençait à s'élever dans un bois consacré à la reine du ciel, il voit une suite de tableaux où étaient peints les combats livrés sous les murs d'Ilion; jugeant par là que ses malheurs sont connus, il en conçoit une bonne espérance.

Pendant qu'il parcourt ainsi cette nouvelle galerie, Didon, suivie de tous les grands de sa cour, s'avance pour rendre la justice à son peuple. A son air noble, à sa démarche, on la prendrait pour la sœur d'Apollon. Il voit d'un autre côté ses compagnons, qu'il croyait engloutis dans la mer, s'avancer vers la reine et lui demander l'hospitalité, après lui avoir fait le récit de tous leurs malheurs.

Didon les reçoit avec bonté, elle donne des ordres pour qu'on aille le long des côtes chercher le prince troyen. Vénus, alors, voyant qu'il était temps que son fils parût, dissipe le nuage qui le cache ; il s'avance, parle à la reine qui, pour lui donner une marque bien sensible

de la part qu'elle prend à ses malheurs, le conduit dans son palais et lui prépare un grand festin.

Sur la fin du repas, on engage Ænée à faire le récit du siége de Troie, et des malheurs qu'il a essuyés depuis son départ jusqu'à son arrivée à Carthage.

Ænée raconte à Didon les circonstances inconcevables de la chûte de Troie, comme nous les avons déja rapportées; la construction du cheval de bois, dont les flancs ont reçu des soldats, introduits dans la ville malgré l'opposition de Cassandre; la perfidie de Sinon et le sac de la ville.

Dans les horreurs de cette nuit cuelle, Hector m'apparaît en songe, tel qu'il était quand je le vis traîné

par les fougueux coursiers de l'impitoyable fils de Pélée. Il me remet dans les mains le feu sacré de Vesta, et m'ordonne d'abandonner ma patrie, dont le dernier jour est arrivé; je m'éveille avec effroi, et je me lève promptement : déja toute la ville est en feu, on n'entend partout que le bruit des armes et les cris des malheureux égorgés dans les maisons. Armé d'un bouclier et d'une épée, je vole au secours de mes concitoyens, j'arrive au palais du père de mon épouse : il était assiégé par Pyrrhus ; ce guerrier immole à mes yeux le malheureux Priam ; d'un autre côté, Cassandre, sa fille, arrachée au sanctuaire de Pallas dont elle était la prêtresse, traînée indignement par les che-

veux ; spectacle affreux, que je vis sans pouvoir m'y opposer ou le venger ; j'errais ainsi dans les rues de ma patrie embrâsée ; j'avais perdu ceux de mes concitoyens qui s'étaient unis à moi, et nous avions immolé tous les ennemis que nous avions pu rencontrer. Alors, ma mère vient à ma rencontre, m'ordonne de retourner dans mon palais, d'y prendre mon père, mon fils, et mon épouse, et de rassembler ceux qui voudraient s'associer à ma fortune ; j'obéis, je sors chargé de mon père, suivi de mon fils, après avoir assigné un rendez-vous, hors de la ville, à mon épouse et à mes domestiques, je trouvai tout le monde à ce lieu marqué ; mon épouse seule, ma chère Creuse,

n'y était pas ; la douleur dans le cœur, je retourne à Troie, je la cherche en vain au milieu de cette ville embrâsée, son ombre m'apparaît, m'apprend qu'elle a succombé sous le fer de nos ennemis ; enfin, après m'avoir annoncé une partie de ce qui devait m'arriver, elle me conjure de m'abandonner aux destins qui doivent un jour me rendre heureux, puis elle disparaît.

De retour au rendez-vous assigné, je trouve le nombre de mes compagnons augmenté ; je fais construire une flotte, bientôt vingt vaisseaux sont équipés, j'arrive dans la Thrace, résolu d'y bâtir une ville ; un prodige affreux me fait renoncer à ce projet. Je fais voile vers l'île de Délos pour consulter l'oracle

d'Apollon ; ce dieu me répond que je dois chercher ma terre maternelle : je crus faussement que c'était l'île de Crète, j'y aborde, une peste affreuse m'en chasse ; les dieux d'Ilium m'étant apparus en songe, m'ordonnent d'aller en Italie, patrie de Dardanus, fondateur de Troie.

Il y avait quatre jours que j'étais en pleine mer, quand un temps orageux me força de relâcher aux îles Strophades, habitées par les Harpies ; je quittai ces îles pour aller célébrer des jeux dans l'île de Leucade, et comme ensuite je côtoyais les côtes de la Grèce, j'appris qu'Hélénus, fils de Priam, régnait dans l'Epire, et qu'il y avait épousé la veuve d'Hector, la

malheureuse Andromaque : je débarquai dans sa capitale ; il me reçut très-bien, me combla de présents, et après m'avoir annoncé les grandes destinées qui m'attendaient en Italie, je le quitai pour continuer mes voyages.

Nous découvrîmes bientôt les côtes de l'Italie, à cette nouvelle, mon père Anchise, du haut de la poupe de son vaisseau fait des libations aux dieux et verse du vin dans la mer ; nous débarquâmes sur les côtes de la Sicile, habitées par les Cyclopes, pour y prendre un des compagnons d'Ulysse, et après avoir heureusement passé entre les gouffres de Charybde et de Scilla, nous arrivâmes à Drepano, où régnait Aceste, prince Troyen. Pen-

dant notre séjour dans son royaume, j'eus le malheur de perdre mon père; après lui avoir rendu les honneurs de la sépulture, je remis à la voile, et la tempête me jeta sur vos côtes.

Ici finit le récit d'Ænée; tout le monde alors se retire, et le prince troyen monte dans l'appartement que la reine lui avait fait préparer.

Cependant, Didon éprise d'Ænée, oublie peu à peu le serment qu'elle a fait de n'avoir d'autre époux que son cher Sichée. Junon et Vénus, réunies pour la première fois, concourent à lui faire célébrer un nouvel hymen; elles profitent d'un orage qui s'élève à la chasse, et conduisent les deux amants dans une caverne, Ænée

rentre à Carthage, devenu l'époux de la belle Elise.

Jupiter appelait le prince troyen à de plus hautes destinées, il envoye son fils Mercure lui ordonner de quitter Carthage; Didon, apprenant qu'il fait équiper sa flotte, se livre à la douleur la plus profonde; elle employe tous les moyens que son amour et sa tendresse lui suggèrent, pour l'empêcher d'exécuter son projet ; ses efforts sont inutiles, la rage succède alors à l'amour.

Le fils de Vénus attendri, verse des torrents de larmes, mais les ordres de Jupiter sont trop précis, il s'arrache avec regret aux plaisirs qu'il abandonne dans la cour de sa chère Elise; l'ancre est levé, sa

flotte en bon ordre, quitte le port, et cingle vers la haute mer.

L'infortunée reine de Carthage avait entendu les cris des matelots et le bruit des rames qui faisaient blanchir les ondes, elle monte sur une terrasse de son palais. Là, contemplant la fuite d'un époux qu'elle adore, son ame est déchirée, tout à la fois, par l'amour et la jalousie. Ses soupirs et ses sanglots interrompent mille fois ce que le désespoir lui inspire.

Transportée de rage, elle ordonne qu'on dresse un bûcher, sous prétexte d'y brûler tout ce qui pourraît lui rappeler le souvenir de son époux ; quand il est allumé, elle se précipite au milieu des flammes,

après s'être percé le sein d'un coup de poignard.

Pendant ce temps-là, les voiles troyennes, enflées par un vent favorable, suivent la route de l'Italie. Bientôt le pilote Palinure voyant des nuages s'élever sur l'horison, conseille à Ænée de relâcher dans la Sicile; et conduit la flotte à Drepano, où étaient déposées les cendres d'Anchise.

On célèbre l'anniversaire de la mort de ce prince par des jeux et des combats semblables à ceux que nous avons vus dans l'Iliade sur le tombeau de Patrocle, ce qui fournit au poète l'occasion de faire le dénombrement des Troyens.

Pendant la célébration de ces

jeux, Junon envoie Iris aux dames Troyennes ; cette déesse leur apparaît sous la figure d'une vieille femme, et leur persuade d'embrâser la flotte ; Ænée voyant de loin tous ses vaisseaux en feu, envoie le jeune Ascagne, son fils, pour savoir ce qui se passe au port. Le maître du tonnerre fait tomber une pluie abondante qui éteint l'incendie, et la nuit suivante Anchise apparaît à son fils et lui ordonne de descendre aux enfers.

Ce prince construit dans la Sicile une ville pour ceux qui ne voulaient plus s'associer à sa fortune, se remet en mer, et aborde en Italie. Il ne perd qu'un seul homme dans cette traversée, son pilote Palinure, que Morphée endort et

précipite dans la mer ; arrivé à Cumes, il porte ses pas vers l'antre.

La Sybille s'offre pour l'accompagner aux enfers, après toutes les cérémonies expiatoires et tous les sacrifices qu'elle lui prescrit ; muni du rameau d'or qu'il doit offrir à Proserpine, il descend avec la déesse au sombre manoir de Pluton ; il trouve dans les Champs-élysées plusieurs de ses anciens amis, et son père l'ayant conduit au bord du Lethé, lui fait voir les ames qui habiteront un jour les corps des héros que Rome doit produire.

De retour sur la terre, il fait lever l'ancre, et bientôt il arrive à l'embouchure du Tibre. Latinus régnait alors dans cette contrée de l'Italie: une fille unique que l'oracle desti-

nait pour épouse à un prince étranger était l'héritière de ses états ; mais *Amate*, mère de la jeune princesse, s'embarrassant peu de la décision de l'oracle, l'avait promise à *Turnus*, roi des Rutules. Ce fut dans cette circonstance défavorable qu'Ænée envoya des ambassadeurs à Latinus pour faire alliance avec lui. Ce prince n'avait pas oublié l'oracle de son père Faunus; non-seulement il lui accorde sa demande, mais se propose de le recevoir pour gendre.

La fille de Saturne, irritée du succès des Troyens, fait sortir Alecto des enfers ; cette furie, armée de sa torche cruelle, arrive au palais d'Amate, à laquelle elle inspire le dessein de cacher sa fille *Lavinie* dans les montagnes qui environnent sa

capitale. De-là elle passe au palais du roi des Rutules, et l'excite à prendre les armes. Ce jeune prince arme incontinent tous ses sujets, déclare la guerre aux Troyens ; tous les princes d'Italie, voisins de Turnus, se rangent sous ses drapeaux. Nous ne suivrons pas le poète dans le dénombrement qu'il fait de ses troupes.

Le dieu du Tibre engage Ænée à aller demander du secours au roi Evandre qui, du fond de l'Arcadie, était venu s'établir sur le mont Palatin. Le fils de Vénus va lui-même chercher ce prince, il le trouve occupé à célèbrer un sacrifice à Hercule, ce qui donne lieu au poète de faire un épisode fort ingénieux, et qui paraît amené par le sujet.

Ænée ayant reçu un secours de quatre cents chevaux, commandés par le jeune Pallas, fils du roi Evandre, revient dans son camp. Vénus vient trouver son mari, le conjure de faire des armes pour son fils; c'est dans ce morceau que le poète semble épuiser toutes les richesses de son imagination pour offrir à ses lecteurs les principaux événements de l'histoire romaine que Vulcain a gravés sur le bouclier.

Pendant qu'Ænée est chez Evandre, Junon a envoyé Iris au roi des Rutules, pour lui conseiller d'attaquer le camp troyen pendant l'absence de ce prince; Turnus obéit, mais ne pouvant obliger ses ennemis à abandonner leur camp, parce que le fils de Vé-

nus leur a défendu d'en sortir, il se prépare à embrâser leur flotte. Mais comme les vaisseaux avaient été construits avec des arbres coupés dans les forêts du mont Ida, et consacrés à la mère des dieux, Cybèle obtient de son fils qu'ils seront changés en autant de Nymphes, ce qui arrive en effet dès que les Rutules se préparent à y mettre le feu.

La nuit étant arrivée, deux jeunes Troyens se proposent pour aller au-devant de leur prince, lui annoncer le danger dans lequel se trouvent ses troupes ; ces jeunes guerriers, liés ensemble par la plus étroite amitié, se nomment *Nisus* et *Euryale*. Après avoir pénétré pendant la nuit dans le camp des Ru-

tules, ils égorgent tout ce qu'ils rencontrent, et sont eux-mêmes tués à la pointe du jour par un détachement qui allait au secours de Turnus. Leurs têtes, mises au bout d'une pique, sont exposées à la vue des Troyens.

L'attaque recommence le même jour ; les Troyens ouvrent les portes de leur camp, y laissent entrer Turnus avec l'élite de ses troupes, et les renferment ensuite. Ce prince, au milieu de ses ennemis, semble un lion affamé au milieu d'un troupeau de bœufs ; après avoir fait un carnage affreux des plus braves, se sentant vivement pressé, il est contraint pour échapper de se précipiter dans le Tibre, qui calme ses

eaux, et le porte jusqu'à la ville de Laurente.

Jupiter alors assemble les dieux; ayant en vain tenté de réconcilier Junon avec Vénus, il déclare qu'il abandonne tout au destin ; c'est alors qu'Ænée arrive, les Rutules s'opposent en vain à son débarquement. Le fils du roi Evandre, le jeune Pallas, est tué par Turnus, qui le dépouille de son armure. Le prince troyen, désespéré de cette mort, cherche son rival pour le venger. Junon le dérobe à ses coups : elle forme un fantôme parfaitement ressemblant au fils de Vénus, et Turnus, séduit par cette image, le poursuit jusqu'au bord du fleuve, il entre avec lui dans un vaisseau;

la reine du ciel, pour l'éloigner du champ de bataille, coupe le cable et confie ses destins à la merci des eaux.

Le fils d'Anchise, ne trouvant point son ennemi, fait tomber sa colère sur Mezence et Lausus; de leurs dépouilles, il élève un trophée au dieu Mars, et envoie le corps de Pallas à son père.

Pendant ce temps-là, le roi Latinus assemble son conseil, et propose d'envoyer des ambassadeurs à Ænée pour lui offrir la paix. Turnus vient à bout de faire rejeter cet avis, et reçoit à l'instant un secours considérable. Laurens et la belliqueuse Camille lui amènent un corps de Messapiens.

Diane ordonne à la nymphe Opys

de descendre sur la terre, et de tuer le héros qui tranchera le fil des jours de Camille. Cette guerrière, à peine arrivée sur le champ de bataille, tombe sous les coups d'Orons, qui ne jouit pas longtemps de l'honneur de sa victoire ; les Rutules, consternés de la mort d'une héroïne dont ils espéraient tout, la font annoncer à leur roi ; il vient au secours de son armée qu'on taillait en pièces. Æneé volant sur ses pas, va placer son camp vis-à-vis de la ville de Laurente, à côté de celui des Rutules.

Bientôt après, les deux partis, fatigués des combats qu'ils avaient essuyés, et dans lesquels ils avaient perdu l'élite de leur armée, proposent un duel entre les princes ri-

vaux; il est accepté et confirmé par un serment solennel.

La nymphe *Juturne*, sœur de Turnus, à l'instigation de Junon, descend au camp des Rutules, ordonne à *Volumnius* de lancer une flèche sur les Toyens; alors le combat s'engage de nouveau, et recommence avec plus de chaleur; le fils d'Anchise, blessé à la jambe, est contraint de se retirer dans sa tente.

En vain le médecin *Japis* s'efforce d'arracher le fer de sa blessure: Vénus voyant son cher fils en proie aux douleurs les plus aiguës, cueille du dictame, et le jette dans le bassin où était le pied d'Ænée; soudain le fer s'échappe et la plaie se referme.

Ænée guéri, et même plus fort

qu'auparavant, reprend ses armes et revole au champ de bataille, où Turnus fait un carnage affreux des siens; il l'appelle à haute voix, le somme de tenir sa parole et les sermens qu'il a faits au pied des autels.

Juturne, pour écarter son frère, et l'empêcher d'être vu par Ænée, précipite son cocher de son char, se place elle-même sur le siége, et l'éloigne de la mêlée. Le prince Troyen donne alors un assaut à la ville; mais Turnus craignant qu'il ne l'emporte, revient au combat, accepte le défi, et provoque à son tour le fils de Vénus.

Ces deux héros avancent au milieu des deux armées qui étaient rangées en bataille, et dont la crainte

était égale dans ce moment décisif; le roi des Rutules est vaincu, prêt à être percé par son vainqueur, il lui demande la vie. Ænée la lui aurait accordée, mais quand il voit sur ses épaules le baudrier de l'infortuné *Pallas*, le souvenir de la mort cruelle de ce jeune guerrier l'excite à la vengeance ; il le frappe, et devient ainsi maître de l'Italie, où regnent ses descendants.

Parmi les pierres gravées antiques, on voit Ænée blessé par Diomède ; Apollon empêchant Diomède de poursuivre Ænée qui se retire derrière la porte de Troie, ayant le pied sur une proue de vaisseau et prêt à s'embarquer, portant son père Anchise, et recevant les

armes que Vénus lui a fait faire par Vulcain.

On le voit, portant son père Anchise, sur un grand nombre de médailles impériales.

C'est le sujet d'un beau groupe du palais des Tuileries.

MEMNON.

Il nous reste à faire connaître les dernières aventures de quelques chefs Grecs ou Troyens.

Memnon, jeune Æthiopien, fils de Tithon et de l'Aurore, vint au secours de Priam, son parent et son allié, à la fin de la dixième année du siége de Troie.

Il se distingua par sa bravoure, et tua Antiloque, qui était venu au secours de son père Nestor, à qui il sauva la vie. Achille vengea Antiloque et tua Memnon, après un rude combat ; on lui éleva un magnifique tombeau sur le rivage de Troie.

On prétendait que quelques oiseaux étaient sortis de sa cendre; on les appella *Memnonidès*. Ælien dit que ces oiseaux étaient noirs, faits à peu près comme des éperviers, qu'ils venaient tous les ans en automne, au pays de Cyzique, sur la montagne où était le tombeau de ce prince; qu'ils se divisaient en deux bandes, se battaient, et que les victorieux s'en retournaient après le combat; ce qu'ils répétaient tous les cinq ans. Pausanias, après avoir dit que Polygnote avait représenté sur le beau tableau, dont le sujet était la Prise de Troie, ces oiseaux, qu'on ne nommait pas autrement que les oiseaux de Memnon, prétend que ceux qui habitaient les côtes de

l'Hellespont assuraient que tous les ans, à jour précis, ils venaient balayer un certain espace autour du tombeau de ce prince, où on ne laissait croitre ni arbre ni herbe, et qu'ensuite ils l'arrosaient avec leurs ailes qu'ils allaient exprès tremper dans l'eau du fleuve Æsòpus.

Ce qu'on publiait de la statue de ce prince, qu'on voyait à Thèbes en Ægypte, n'est pas moins merveilleux. On disait que lorsque les rayons du soleil venaient à la frapper, elle rendait un son harmonieux.

Cette statue fut renversée par Cambyse. Elle a été rétablie depuis; mais celle qui existe à présent ne peut être celle dont il est

question dans ce temps reculé. Elle est chargée d'inscriptions des personnes qui prétendent avoir entendu ses sons. Elle a été l'objet de plusieurs dissertations dont les principales sont celles de Jablonski, de M. de Veltheim, et du C. Langlès. Elle est gravée dans plusieurs ouvrages.



PARIS,

EURYPYLE, PÂRIS, etc.

Eurypyle était fils de Télèphe, et petit-fils d'Hercule; et du côté de sa mère *Astioche*, sœur de Priam, il tirait son origine du sang des rois de Troie.

Ce prince était un des plus beaux et des mieux faits de son temps; mais ce n'était pas de ces beautés efféminées, puisqu'aux qualités personnelles dont la nature l'avait favorisé, il joignait beaucoup de courage et de valeur. On voit sur la Table Iliaque qu'il ôta la vie à Nireus, fils du roi Charosi et d'Aglaïa; qu'il avait amené de Synna

ses troupes sur trois vaisseaux, ainsi que le dit Homère, et, après un rude combat, il tua aussi Machaon, fils d'Æsculape, qui voulait venger la mort de Nireus.

Comme il n'arriva au siége de Troie qu'à la fin de la dixième année, il n'est pas étonnant qu'Homère n'en ait pas parlé dans son Iliade; mais il ne l'a pas oublié dans l'Odyssée. Voici de quelle manière parle Ulysse à Alcinoüs, à l'occasion de ce que fit Néoptolême, lorsqu'il fut arrivé au siége de Troie, après la mort de son père. Ne croyez pas qu'il se tînt au milieu des bataillons et des escadrons; il devançait toujours les troupes, et volait le premier à

l'ennemi. Il a tué de sa main une infinité de vaillants hommes dans la sanglante mêlée. Je ne saurais vous nommer ici tous ceux qui sont tombés sous ses coups; je vous dirai seulement que c'est à lui que nous devons la défaite du héros Eurypyle, et de ses troupes qui se firent toutes tuer autour de son corps. Ces belliqueuses bandes de Cétéens étaient venues à cette guerre, attirées par des présents, et par l'espérance d'épouser des femmes troyennes. Leur général devait être gendre de Priam. Je n'ai jamais vu un si beau prince; il n'y avait que Memnon qui fût plus beau que lui.

Laocoon était fils d'Acètes, et

frère d'Anchise : nous avons vu son histoire.

Pâris est suffisamment connu par les divers événements de la guerre de Troie ; il suffit d'ajouter ici les circonstances de sa mort. Il fut blessé, par Philoctète, d'une des flèches empoisonnées d'Hercule ; et comme *Ænone* le lui avait prédit quand il l'abandonna, il se fit inutilement porter sur le mont Ida où elle habitait ; tous les soins de cette nymphe pour le guérir furent inutiles.

Nous avons vu les prédictions de *Calchas* pendant le siége. Après la prise de Troie, n'ayant pas voulu s'embarquer avec les chefs des Grecs, il s'en alla par terre, ac-

compagné d'Amphiloque, fils d'Amphiaraüs, à Colophon ville d'Ionie, où se trouvant un jour dans un bois sacré d'Apollon, il rencontra Mopsus, autre devin célèbre de ce temps-là. Mopsus lui proposa de lui dire combien une truie pleine qui passait, portait de petits. Calchas n'ayant pu le deviner, et Mopsus ne s'y étant point mépris, il en mourut de chagrin.

Nous avons vu comment *Philoctète* apporta les flèches d'Hercule, une des fatalités de Troie.

Idoménée, roi de Crète, était fils d'Eucalion et petit-fils de Minos II, qui avait eu pour père Lycaste, fils de Minos premier, et par conséquent était le trisayeul d'Idoménée. Ce prince, accompagné de

Mérion, fils de son frère, conduisit au siége de Troie les troupes de Crète, avec une flotte de quatre-vingts vaisseaux, et s'y distingua par quelques actions d'éclat. Homère décrit le combat de ce prince avec Othryonée, qui, dans l'espérance d'épouser Cassandre, fille de Priam, était venu à son secours de Cabèse, ville de Cappadoce. Idoménée lui ôta la vie, et l'insulta même après sa mort, suivant l'usage de ce temps, sur ce qu'il s'était flatté d'emmener avec lui cette princesse. Asius, chef de l'armée qu'avaient fournies Percote, Sest et Abydes, villes situées sur les côtes de la Propontide, et voisines de la Phrygie, voulant venger Othryonée, reçut le même

sort, pendant que Mérion; moins heureux ou moins brave qu'Idoménée, manqua d'un coup de flèche Déiphobe qui l'avait attaqué. La Table Iliaque représente ces trois combats à peu près de la même manière qu'Homère les décrit, et les autres auteurs sont d'accord avec ce poëte.

Après la prise de Troie, Idoménée et Mérion chargés de dépouilles, s'en retournaient en Crète; ils furent accueillis d'une tempête qui pensa les faire périr. Dans le pressant danger où se trouvait la flotte, Idoménée fit vœu à Neptune de lui immoler, s'il retournait dans son royaume, le premier être vivant qui se présenterait à

lui. La tempête cessa, et il aborda heureusement au port de Crète, où son fils, averti de l'arrivée de son père, fut le premier objet qui parut devant lui. On peut s'imaginer la surprise et en même temps la douleur d'Idoménée en le voyant : en vain les sentiments de père combattirent en sa faveur ; la religion l'emporta, et il résolut d'immoler son fils au dieu de la mer.

Quelques auteurs prétendent que le sacrifice fut consommé ; mais d'autres croient, avec plus de raison, que le peuple prenant la défense du jeune prince, l'enleva de l'autel. Il se forma une conjuration générale contre Idoménée qui, ne se trouvant pas en sûreté dans ses

états, fit voile pour l'Italie, où il bâtit, peu de temps après son arrivée, la ville de Salente.

Fénélon a rendu Idoménée plus célèbre que n'avait fait le poëte grec, par le bel épisode que lui fourni cet événement.

ROMULUS.

Après avoir terminé l'histoire héroïque de la Grèce, il faut dire un mot de celle des Romains, qui ne présente pas autant de détails; elle se borne à celle de Romulus et de *Rémus*, fondateurs de Rome; de la ville elle-même, et à l'apothéose des empereurs.

Nous ne dirons de Romulus que ce qui a rapport à sa naissance et à sa mort: les autres circonstances de sa vie appartiennent à l'histoire.

On raconte sur l'origine de Rome des événements très-fabuleux. On dit qu'un roi des Albains, nommé

Tarchetius, homme très-cruel et très-injuste, eut une apparition divine : la figure du dieu des Jardins sortit du milieu de son foyer, et y demeura. Il y avait alors dans la Toscane un oracle de Tethys : Tarchetius le consulta, et il en obtint pour réponse de faire approcher une fille de cette figure, parce que l'enfant qui en naîtrait serait très-célèbre par sa valeur, et surpasserait tous les autres hommes en bonheur comme en force et en courage. Tarchetius fit part de cet oracle à une de ses filles, et lui commanda de l'accomplir. Sa fille ne pouvant s'y résoudre, y envoya une de ses suivantes. Tarchetius en fut si irrité, qu'il les fit arrêter toutes deux pour les faire mourir.

Mais la déesse Vesta lui apparut en songe, et lui défendit de se porter à cette extrémité. Il leur donna une toile à faire dans la prison, et promit de les marier quand la toile serait achevée. Elles travaillaient donc tout le jour à cette toile avec beaucoup d'assiduité; mais la nuit, Tarchetius envoyait d'autres femmes qui défaisaient ce que les prisonnières avaient fait le jour.

Cependant la suivante mit au monde deux jumeaux. Tarchetius les donna à un de ses esclaves nommé *Teratius*, avec ordre de s'en défaire; ce Tératius les exposa près du fleuve où une Louve les allaita, et où divers oiseaux leur portèrent de la nourriture

qu'ils leur donnaient comme à leurs petits. Un bouvier qui passait s'en aperçut : surpris de ce miracle, il eut la hardiesse d'approcher et d'enlever ces enfants, qui ayant été sauvés d'une manière si miraculeuse, ne furent pas plutôt en âge, qu'ils allèrent attaquer Tarchetius et le défirent. Tel était le récit de Promation dans son histoire d'Italie.

Mais le plus généralement reçu, est celui dont Dioclès de l'île de Péparethe avait rassemblé les particularités les plus importantes, qu'il a le premier publiées parmi les Grecs. Fabius Pictor le suit d'ordinaire. Ce n'est pas qu'il n'y ait encore des traditions différentes; mais en général voici comme le

poëte et l'historien racontent cet événement.

La succession des rois d'Albe descendus d'Ænée, échue de père en fils aux deux frères Numitor et Amulius ; ce dernier en fit deux lots : il mit le royaume d'un côté, et de l'autre tout l'or et l'argent, avec le trésor qu'on avait apporté de Troie. Numitor choisit le royaume. Amulius eut l'or et l'argent ; et se trouvant ainsi le plus fort il déposséda aisément son frère.

Il craignait qu'une fille unique qu'avait Numitor n'eût des enfants ; il la fit prêtresse de Vesta, afin qu'elle fût obligée de demeurer toujours vierge et quelle ne pût jamais se marier. Les uns appellent cette princesse *Ilia*, les autres

Rhea; et il y en a qui la nomment *Sylvia.*

Peu de temps après il se trouva qu'elle avait violé le principal vœu des Vestales, et qu'elle était enceinte. Amulius allait lui faire souffrir la peine portée par les lois, si sa propre fille, nommée *Antho*, n'eût intercédé pour elle. Il ne fit donc que l'enfermer dans une prison fort étroite, où il ne la laissait voir à personne, afin qu'elle ne pût accoucher à son insu.

Le terme venu, elle donna le jour à deux jumeaux d'une taille extraordinaire, et d'une merveilleuse beauté. Amulius encore plus alarmé, les donna à exposer à un de ses esclaves qui se nommait

Faustulus; mais d'autres prétendent que c'est le nom de celui qui les sauva. Quoi qu'il en soit, celui qui avait reçu ordre de les exposer, les mit dans un berceau, et descendit vers le Tibre à dessein de les y jeter; mais il trouva ce fleuve si grossi par les torrents, et si rapide, que n'osant avancer jusqu'au courant, il se contenta de mettre le berceau assez près du rivage. L'eau qui croissait toujours enleva doucement ce berceau, et le posa justement sur un lieu uni, qu'on appela depuis *Cermanum*, et qu'on nommait autrefois, selon Plutarque, *Germanum*, parce que les Latins appellent les frères *Germani*, Germains.

Il y avait près de là un figuier

sauvage qu'on appela le *figuier ruminal*, soit à cause de Romulus, comme la plupart le pensent, soit parce que les troupeaux de bêtes qui ruminent allaient se reposer sous son ombre; ou plutôt parce que ces deux enfants y furent allaités: car les anciens Latins appelaient la mamelle, *Ruma;* et depuis ils ont donné le nom de *Rumina* à une déesse qu'on croyait présider à la nourriture des enfants, ils lui faisaient des sacrifices sans vin, où les libations n'étaient que de lait.

Les deux jumeaux étant ainsi exposés, une louve les allaita, et un pivert lui aida à les nourrir et à les garder. Ces deux animaux passent pour être consacrés au dieu

Mars, et les Romains honoraient particulièrement le pivert. Cela ne contribua pas peu à faire recevoir la déposition de la mère, qui assura que Mars était le père de ces deux enfants.

Quelques auteurs ont soutenu qu'elle le croyait véritablement, et qu'elle fut trompée par Amulius qui entra tout armé dans sa chambre et lui fit violence ; d'autres prétendent que la seule ambiguité du nom de la nourrice a donné lieu à cette fable, parce que les Latins appellent louves les femelles des loups et les femmes prostituées, telle qu'était la femme de Faustus qui nourrit ces enfants, et dont le nom était *Acca Laurentia*.

Les Romains lui ont offert des

sacrifices : le prêtre de Mars allait tous les ans, au mois d'avril, verser sur son tombeau les effusions accoutumées, et on nommait cette fête *Larentia*.

Faustulus, berger d'Amulius, ayant trouvé ces enfants, les éleva chez lui, sans que personne en eût connaissance ; ou, comme d'autres le prétendent avec plus d'apparence de vérité, par l'ordre même de Numitor, qui donnait en secret tout ce qui était nécessaire pour leur nourriture. Ils furent envoyés à Gabies pour y apprendre les lettres, et tout ce que doivent savoir les enfants bien nés. On les appela *Rémus* et *Romulus*, parce qu'ils avaient été allaités par une Louve.

Dès leur tendre enfance, un certain air de noblesse et de grandeur qui paraissait en leur personne, joint à une taille extraordinaire, fit connaître ce qu'ils seraient un jour. Ils devenaient plus hardis et plus vaillants : il n'y avait point de danger qui ne fût au-dessous de leur intrépidité et de leur audace; mais Romulus paraissait l'emporter sur son frère, du côté de la justesse d'esprit et de la bonne conduite ; car dans toutes les assemblées où il était obligé de se trouver avec ses voisins pour régler les différends qui naissaient des pâturages ou de la chasse, il ne faisait pas une seule démarche qui ne fît juger qu'il était plutôt né pour commander que pour obéir.

Cette grandeur de courage qui les rendait amis de leurs égaux et de leurs inférieurs, les portait à mépriser les intendants et les maîtres des troupeaux du roi ; ils les regardaient comme des gens qui, du côté de la valeur, n'avaient sur eux aucun avantage; il se riaient également de leur colère et de leurs menaces. Ils s'adonnaient à toutes sortes d'exercices et d'occupations honnêtes; et, bien loin de regarder la paresse et l'oisiveté comme des choses estimables et dignes d'hommes libres, ils passaient leur vie à s'exercer, à chasser, à courir, à détruire les brigands et les voleurs, à défendre les petits contre la violence et la tyrannie des grands.

Un jour les bergers de Numitor, ayant eu querelle avec ceux d'Amulius, leur emmenèrent quelques troupeaux; Rémus et Romulus se mirent à les poursuivre, les battirent, les mirent en fuite et enlevèrent leur proie, sans se mettre en peine du ressentiment de Numitor. Après cette expédition, ils attirèrent et reçurent dans leur corps tous les vagabonds qui n'avaient ni feu ni lieu, et tous les esclaves à qui ils donnèrent occasion de se mutiner et de se révolter contre leurs maîtres. Mais pendant que Romulus était occupé à un sacrifice, car il était religieux et fort versé dans l'art des augures, les bergers de Numitor ayant rencontré Rémus mal accompagné se

jetèrent sur lui : il y eut des hommes tués et blessés de part et d'autre ; enfin les bergers de Numitor eurent l'avantage, et firent Rémus prisonnier.

D'abord ils le menèrent à Numitor, à qui ils portèrent leurs plaintes. Numitor n'osa le faire punir, de son autorité, craignant son frère qui était difficile et jaloux ; mais il le lui remit entre les mains, le priant de lui en faire justice, et de ne pas souffrir qu'étant son frère il fût ainsi maltraité par ses gens, qui se croyaient tout permis parce qu'il était roi.

Il n'y avait personne dans Albe qui ne fût fâché de l'injustice qu'on faisait à Numitor, et qui ne dît hautement qu'il méritait d'être

mieux traité. Amulius touché de ces murmures du peuple, rendit Rémus à ce prince pour en faire ce qu'il voudrait.

Numitor le mena chez lui, et se mit à considérer plus attentivement, et à admirer la taille avantageuse de ce jeune homme, qui en grandeur et en force surpassait tous les autres. Voyant donc sur son visage une fermeté et une hardiesse qui le rendaient insensible même au danger qui le menaçait, et remarquant d'ailleurs que ses actions répondaient parfaitement à ce qu'il voyait, il se douta de la vérité. Pour s'éclaircir de ce doute, il lui demanda qui il était, et l'interrogea sur toutes les circonstances de sa naissance,

lui parlant d'un ton plus doux, et avec un visage plus humain, afin qu'il se confiât en lui et qu'il eût bonne espérance.

Je ne te cacherai rien de ce que tu demandes, lui répondit Rémus sans balancer, car tu me parais plus digne d'être roi que ton frère : tu veux connaître avant que de punir, et ton frère condamne les gens sans les entendre. Nous avions toujours cru être fils de Faustulus et de Larentia : je dis nous, car nous sommes jumeaux ; mais depuis qu'on nous a accusés et calomniés devant toi, et que nous sommes obligés de défendre notre vie par les armes, nous entendons dire de nous des choses merveilleuses, dont la certitude dépend

de l'issue qu'aura le danger où je me vois. On dit que notre naissance est miraculeuse, mais l'éducation de notre enfance ne l'est pas moins; car les bêtes sauvages et les oiseaux auxquels on nous avait donnés en proie, ont été nos seuls nourriciers; une louve nous a allaités, et un pivert a eu soin de nous nourrir de ce qu'il portait dans notre bouche. On garde encore le berceau dans lequel on nous avait exposés sur le bord du grand fleuve, il est garni de lames de cuivre, où l'on voit des caractères à demi-effacés qui serviront peut-être un jour à nos parents d'enseignes de reconnaissance fort inutiles après notre mort.

Numitor, frappé de ce discours,

et jugeant par l'âge de Rémus que tout cela convenait au temps de son aventure, ne chercha point à combattre une espérance qui le flattait, mais il tâcha de trouver le moyen d'en aller conférer secrètement avec sa fille, qui était encore alors gardée très-étroitement.

Cependant Faustulus, ayant appris la nouvelle de la prise de Rémus, et ayant su qu'Amulius l'avait abandonné au ressentiment de Numitor, exhorte Romulus à aller à son secours, et lui découvre le véritable secret de leur naissance, dont il n'avait fait encore que leur parler fort obscurément, ne leur en disant qu'autant qu'il en fallait pour leur élever le courage ; et, sans perdre de temps, il prend le berceau, et

va le porter à Numitor. Comme il marchait à grand'hâte et plein de frayeur, cela donna du soupçon aux gardes du roi qui étaient aux portes d'Albe ; il se coupa sur les questions qui lui furent faites, et ne put éviter qu'on n'aperçût ce qu'il portait sous son manteau.

Parmi ces gardes, il y en avait un par hasard qui, ayant été du nombre de ceux à qui on avait donné ces enfans à exposer, n'eut pas plutôt vu le berceau, qu'il le reconnut à la figure et au caractère ; et conjecturant aussitôt ce que ce pouvait être, il alla, sur l'heure même, en avertir le roi, et lui mena Faustulus, afin qu'il fût interrogé en sa présence. Faustulus, dans un si grand danger, ne fut ni tout-à-

fait troublé, ni tout-à-fait ferme ; il avoua que les enfants étaient en vie, mais il assura qu'ils faisaient paître des troupeaux loin d'Albe, et que pour lui, il venait porter ce berceau à Sylvia, qui avait souhaité souvent de le voir, afin d'être plus assurée de la vie de ses enfants.

Amulius fut si troublé, comme le sont ordinairement ceux que la crainte ou que la colère transporte, qu'il envoya avec précipitation un ami particulier de Numitor, lui demander s'il n'avait point ouï dire que les enfants de sa fille fussent en vie. Cet homme arrivant dans la maison de Numitor, le surprit presque comme il embrassait Ré-

mus, et le confirma dans ses espérances.

Romulus était déja près d'Albe, et une grande partie des citoyens étoient sortis de la ville pour s'aller joindre à lui, poussés par la crainte qu'ils avaient d'Amulius et par la haine qu'ils lui portaient. Romulus amenait aussi d'autres troupes, qu'il avait distribuées par compagnies de cent hommes, chacune desquelles était conduite par un capitaine qui portait une poignée de foin ou d'herbe attachée à une pique : les Latinsnommaient ces sortes d'enseignes *Manipules,* et depuis dans leurs armées, on appela *Manipulares*, les soldats d'une même compagnie.

Rémus gagna ceux du dedans,

et Romulus approcha avec ceux du dehors : le tyran, surpris et incertain du parti qu'il devait prendre, ne sut, ni rien faire, ni rien résoudre qui pût le sauver : il fut pris et tué dans son palais.

Les autres aventures de Romulus se trouvent dans les diverses histoires romaines.

Son frère Rémus, ayant sauté, comme par mépris, les murs qu'on traçait autour de sa nouvelle ville, Romulus irrité, le tua sur la place.

Romulus ayant mis fin à la guerre contre les Véiens, qui fut la dernière de celles qu'il eut à soutenir, ne put éviter ce qui arrive presque à tous ceux que la fortune, par des faveurs extraordinaires, a élevés à une grande puissance. Corrompu par sa

prospérité, et enflé d'orgueil, il devint colère et superbe, et commença à blesser les yeux de ses concitoyens par son faste et par ses habitudes. Il était toujours accompagné de cette compagnie de jeunes gens qu'on appelait *Celeres*, à cause de la vîtesse avec laquelle ils exécutaient ses ordres; et quand il marchait en public, il était précédé par des gardes à baguette, avec laquelle ils écartaient la foule, et qui avaient pour ceintures des courroies, dont ils liaient tous ceux qu'il ordonnait; c'est de-là qu'ils étaient appelés *Licteurs*, du mot *ligare*, dont les Latins se servaient anciennement pour dire lier.

Cependant Romulus, après la mort de son aïeul Numitor, au lieu

de se mettre en possession du royaume d'Albe qui lui appartenait légitimement, en laissa l'administration aux Albains, pour regagner, par quelque façon, les bonnes graces du peuple, et tous les ans il créait à Rome un magistrat qui rendait la justice aux Sabins. Mais par un si dangereux exemple, il enseigna aux nobles de Rome à vivre sans roi, et à former un état libre et indépendant: car, avant, les Patriciens n'avaient aucune part aux affaires; honorés seulement d'un vain titre, ils n'étaient appelés au conseil, que pour la forme, et nullement pour y donner leur avis; leur seule fonction était de recevoir respectueusement les ordres du roi; et le seul avantage qu'ils avaient

sur le peuple, c'était d'être instruits les premiers de ce qui se passait.

Ils n'avaient point été choqués de cette conduite; mais quand, de sa propre autorité, Romulus vint à partager à ses soldats les terres conquises, et à rendre aux Véiens leurs ôtages, sans se mettre en peine de ce qu'ils en pensaient, alors ils trouvèrent qu'il faisait au sénat une injure trop visible; et comme il disparut près du marais appelé *le marais de la chèvre*, il se fit des changements incroyables dans l'air, et il survint un orage si terrible, qu'on ne le saurait décrire. Le soleil perdit entièrement sa lumière, et le jour fut changé en une nuit effroyable et obscure, où l'on entendit de tous côtés, sans relâche, des ton-

nerres épouvantables, et des tourbillons de vents impétueux. Pendant ce temps-là, le peuple étonné, prit la fuite et se dispersa de tous côtés, mais les sénateurs se serrèrent.

L'orage cessé, et le soleil commençant à dissiper les ténèbres, le peuple revint dans le même lieu; mais comme il cherchait et redemandait son roi qu'il ne voyait plus paraître, les sénateurs lui défendirent d'en faire une plus longue recherche, et lui ordonnèrent de l'honorer et de le révérer comme un être qui avait été enlevé au ciel, et qui, au lieu d'un prince doux et favorable, leur serait désormais un dieu propice qui exaucerait tous leurs vœux.

Les plus crédules, ravis de cette bonne nouvelle, et pleins d'espérance, se retirèrent en adorant dans leur cœur ce nouveau dieu ; mais les autres, approfondissant davantage ce mystère, avec un esprit d'animosité et de vengeance, troublaient extrêmement les sénateurs : car ils les accusaient d'être les seuls meurtriers du roi, et de n'amuser ainsi le peuple par des contes ridicules, que pour cacher leur crime.

Ce désordre devait se terminer par une guerre civile, lorsqu'un des plus nobles patriciens, et connu pour un des plus gens de bien de toute la ville, Julius-Proculus, qui était venu d'Albe à Rome avec Romulus, et qui avait eu le plus de part à

l'amitié et à la familiarité de ce prince, se présenta dans la grande place, et jura devant tout le monde, sur ce qu'il y avait de plus saint, que comme il revenait, Romulus lui avait apparu beaucoup plus grand que de coutume, et couvert d'armes plus éclatantes que le feu; que lui, tout étonné, lui avait dit, « que vous avons-nous fait, et pourquoi nous avez-vous quittés si malheureusement, en nous exposant au plus cruel de tous les reproches, et en plongeant toute notre ville orpheline, dans le plus grand deuil où elle puisse jamais se trouver? » et que Romulus avait daigné lui répondre: « Proculus, telle a été la volonté des dieux, qu'après avoir été aussi longtemps avec les hom-

mes, et avoir bâti une ville qui doit être la maîtresse de l'univers et la plus glorieuse cité du monde, je retournasse ainsi au ciel d'où j'étais descendu; mais prends courage et ne manque pas de dire aux Romains, qu'en s'exerçant aux grands travaux, et par la tempérance et la sagesse, ils s'élèveront au plus haut degré de puissance où les hommes puissent parvenir; pour moi, sous le nom de *Quirinus*, je serai désormais votre protecteur et votre dieu tutélaire. Quelques jours après, les sénateurs furent soupçonnés d'avoir eu beaucoup de part à sa mort, qui arriva le septième de juillet, appelé *quintilis*, et sur laquelle on ne sait rien de certain que le temps. Il ne resta pas la moindre partie de son

corps ; de sorte que l'on conjectura que pendant qu'il tenait le conseil dans le temple de Vulcain, les sénateurs s'étaient jetés sur lui, l'avaient déchiré, et en avaient emporté les lambeaux cachés dans leur sein.

D'autres ont dit que cela n'arriva, ni dans le temple de Vulcain, ni en présence des Sénateurs seuls ; mais que Romulus, étant à une assemblée du peuple, hors de la ville, disparut.

Le récit de cet homme irréprochable calma les esprits, et on ne songea plus qu'à honorer le nouveau dieu, sous le nom de *Quiris* ou *Quirinus*, surnom de Mars qu'on crut devoir donner à son fils.

On institua en son honneur la fête nommée *Quirinale*, qu'on célébrait tous les ans le 17 février; et dans la suite Numa Pompilius créa un grand pontife nommé *Flamen Quirinalis*, qui devait être tiré du corps des patriciens pour avoir soin du culte de ce dieu. Cette institution et le nom du pontife prouvent que ceux qui croient qu'il n'y eut pas à Rome d'autre dieu appelé *Quirinus* que Mars, se trompent; puisque le prêtre de Mars s'appelait *Flamen Martialis*.

Hersilia, épouse de Romulus, reçut le même honneur que son époux, et fut révérée sous le nom d'*Horta* ou de la déesse de la *jeunesse*.

On peut voir à la suite de l'article de Bellone, ce que nous avons dit sur le culte de la déesse *Rome.*

CÆSAR.

Les Romains, contents de voir leur fondateur au nombre des dieux, ne songèrent pas à y élever leurs autres rois, ni aucuns de leurs grands hommes pendant plusieurs siècles, jusqu'à ce qu'enfin ayant perdu leur liberté sous Jules Cæsar, ils souffrirent qu'Auguste son successeur le fît reconnaître comme un dieu, en répandant que Vénus était venue, comme le raconte Ovide, au milieu du sénat, dans le temps que ce grand homme fut assassiné, et avait placé son ame parmi les astres.

Une nouvelle étoile, ou plutôt

une comète qui parut cette année, fut favorable à l'apothéose, et on voulut bien la regarder comme le séjour de l'ame de ce prince. On bâtit des temples en son honneur, où l'on offrait des sacrifices, et sa statue ne parut depuis qu'avec une étoile sur la tête.

Cet événement est consigné sur plusieurs médailles.

AUGUSTE

ET SES SUCCESSEURS.

La flatterie alla encore plus loin pour AUGUSTE; on lui décerna les honneurs divins, de son vivant.

On se rappelle le mot d'Auguste aux députés de la ville de Tarragone. Un laurier avait crû spontanément sur ses autels, et ils vinrent lui faire part de cet événement: C'est une preuve, dit-il, que vous n'y sacrifiez pas souvent.

Cependant il voulut que de son vivant son nom fût toujours associé à celui de la déesse Rome. Les provinces de l'empire lui ayant demandé de lui élever un temple,

il ne leur accorda cette permission qu'à cette condition. Alors on érigea par-tout des autels à Rome et à Auguste; après sa mort, on a frappé des médailles où on lit ROME ET AUGUSTE, par l'habitude que l'on avait de regarder toujours Rome et Auguste comme des divinités inséparables.

Après sa mort, Numérius Atticus attesta dans le sénat qu'il avait vu l'âme de l'empereur s'envoler vers le ciel, et Auguste fut placé au rang des divinités. On frappa des médailles en son honneur avec le surnom *Divus*, et il eut des prêtres et des autels.

La divinisation des successeurs d'Auguste est consacrée par plusieurs médailles.

La fureur de l'apothéose fut à un tel point dans la suite, qu'on mit au nombre des dieux non-seulement les empereurs les plus odieux, comme Tibère, mais aussi les plus stupides, comme Claude. On fit les mêmes honneurs à plusieurs impératrices, et la folie d'Adrien alla même si loin, qu'il voulut qu'on regardât comme un dieu Antinoüs qui s'était noyé dans le Nil. Il fit élever dans la ville d'Antinopolis en Ægypte, qu'il avait fait bâtir en son honneur, un temple magnifique où il voulut aussi établir un oracle.

FIN DU TOME X.